

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 12 Mars 1874.

No. 11.

## POESIE.

### SCÈNES CHAMPÊTRES.

CINQUIÈME SCÈNE.

#### LA VIEILL'MI-CARÈME.

Habitant aujourd'hui dans le sein d'une ville,  
Je regrette souvent la demeure tranquille  
Où mon jeune printemps s'écoula frais et beau,  
Je pleure ma chaumière au penchant du côtéau,  
Avec son carré blanc, son peuplier sauvage  
Qui, dans les jours d'été, lui donne un frais ombrage.  
Mais je pleure surtout les mœurs du villageois  
Pour leur simplicité qui semble d'autrefois,  
Et pour leur pureté qui s'en va d'âge en âge.  
Où, c'est chez l'habitant du modeste village  
Que vous retrouverez nos illustres aïeux ;  
Leur foi vive et sans fard, leurs naïfs et doux jeux.  
Il est de ces derniers un exemple que j'aime :  
C'est le tour si plaisant de la Vieill'Mi-Carême.

Ce nom seul vous fait rire, et c'est pour rire aussi  
Que nos bons villageois ont inventé ceci ;  
Seulement, dans leur foi toujours forte et sincère,  
Ils ont caché dessous une leçon austère :  
Leur cœur a su placer dans ces amusements  
Une correction pour leurs petits enfants.  
Suivez-moi, cher lecteur, je vais tout vous décrire,  
Concluez au bonheur de nos bons paysans  
Qui, sans blesser les mœurs, ont des jeux si charmants.

Cette vieille toujours vient quand la nuit commence,  
Et c'est ce qui la fait tant craindre de l'enfance.  
En haillons elle peut se faire vénérer,  
Car d'un sombre mystère elle sait s'entourer :  
Nul ne sait son séjour, nul ne sait son lignage ;  
Nul ne connaît non plus les traits de son visage,  
Un énorme chapeau le voile tout autour,  
Chose rare, on le sait, chez les femmes du jour.  
Et de plus, quoiqu'en âge elle soit avancée  
L'enfance semble encore absorber sa pensée ;  
C'est l'unique sujet qui l'occupe en entrant,  
Mais il faut voir aussi tout l'intérêt piquant,  
La curiosité qu'excite l'étranger.  
Déjà depuis longtemps les enfants à leur mère  
S'informent si bientôt elle fera son tour.

Ils trouvent le temps long. Mais enfin vient le jour :  
De bonne heure on les voit inondant la fenêtre ;  
A chaque instant chacun croit la voir apparaître.  
Le père faisant tout pour les bien occuper,  
La mère, à leur insu, parvient à s'échapper.  
Quelques instants après, une voix claire et vive  
A retenti soudain : elle arrive, elle arrive.  
Puis on l'entend frapper du bout de son bâton ;  
La porte s'ouvre, elle entre et s'assie sans façon.  
Les enfants tout émus cherchent des yeux leur mère,  
Mais ne la trouvent pas, ils entourent le père,  
Sur leur visage on lit la joie et la frayeur.  
Et la vieille sur eux jette un œil scrutateur ;  
En réponse chacun lui lance un regard louche.  
Ils ont même oublié de se fermer la bouche,  
Tant ils sont occupés à parcourir des yeux,  
Depuis la tête aux pieds, l'être mystérieux.  
Il se passe un instant de solennel silence ;  
Mais le rompant enfin, notre vieille commence :  
„ Etes-vous satisfait, père, de vos enfants ?  
En est-il de têtus, de désobéissants,  
De malins ? En est-il qui font bien du tapage ;  
Ou qui ne veulent pas, malgré qu'ils en aient l'âge,  
Bien prier le bon Dieu le matin et le soir ?  
S'il en est, dites-le ; car vous devez savoir  
Que, tous ces enfants-là, bien loin je les emporte,  
Pour les mettre en un lieu d'où seul d'entre eux ne sorte ”.

Seraient-ils bien exempts de reproches en tout point ?  
Les bons petits enfants, ils ne se l'avouent point :  
D'un regard où se peint la crainte et la prière,  
Leurs yeux vont tour à tour rencontrer ceux du père,  
Et, pour le mieux toucher, s'emparant de sa main,  
Avec effusion ils la baisent soudain.  
Le bon père voyant leur frayer et leurs charmes,  
Sent alors dans ses yeux perler deux grosses larmes,  
Mais maîtrisant bientôt sa tendre émotion,  
Il recommence à rire, et vivement répond :  
Oh ! j'ai de bons enfants, que nul ne me les ôte !  
Ils font bien, il est vrai, quelque petite faute,  
Mais nous les corrigeons toujours facilement.  
Nous les gardons donc tous ; s'ils viennent cependant  
A ne plus obéir, dès la prochaine année,  
Leur vie à tout plaisir étant abandonnée,  
Tu pourras les mener, mère, où tu le voudras.  
— C'est bon, pour aujourd'hui je ne les prendrai pas ;

Mais il faut pour cela me faire une promesse,  
—Car on devient prudent au sein de la vieillesse— :  
Priez-vous le bon Dieu, serez-vous bons enfants,  
Toujours respectueux, et bien obéissants ?  
Répondez.—Oui, répond chaque enfant plein de crainte.—  
Ah ! Rappelez-vous bien cette promesse sainte.

“ Maintenant, mes enfants, venez tous m'embrasser  
Surtout, n'ayez plus peur : pour vous récompenser,  
Je vais faire à chacun un beau petit présent.  
Tous s'avancent alors, mais encore en tremblant.  
La vieille les caresse, et de ses mains chargées,  
Elle emplit leurs deux mains des meilleures dragées.  
Rougissant de plaisir, d'un chaleureux merci  
Ils accueillent ces dons ; la vieille en a souri.  
Et, se levant alors : “ A l'an prochain, dit-elle ;  
Mais surtout que chacun demeure bien fidèle. ”

Quelques instants après, la mère entre à son tour ;  
Aussitôt les enfants vont se ranger autour,  
Pour montrer leur présent : “ Maman, elle est venue,  
Orient-ils tous à la fois, vous ne l'avez pas vue ? ”  
Et la mère répond : Que vous a-t-elle dit ?  
—Si l'on est trop mauvais, si l'on désobéit ;  
Ou si l'on ne veut pas bien faire sa prière,  
Elle viendra nous prendre, et puis, dans la misère,  
Elle ira nous jeter bien loin, bien loin d'ici.—  
C'est ce qu'elle a déjà fait bien souvent, aussi  
Croyez-vous, mes enfants, que votre pauvre mère  
Pleurerait loin de vous ! Ah ! je suis bien sincère,  
J'en mourrais ! Voulez-vous être sages enfin ?  
Priez-vous le bon Dieu le soir et le matin ?  
Toujours, répondent-ils, émus jusqu'à l'extrême. ”

Qu'ils sont loin de penser que c'est la Mi-Carême  
Qui leur parle, à présent, avec tant de douceur !  
Et la mère sourit en voyant leur erreur.

M.

## GNOMES.

Se commander soi-même est bien plus difficile  
Que de soumettre un peuple, assiéger une ville

La colère s'apaise auprès de la douceur,  
Mais la parole dure excite la fureur.

La crainte du Seigneur nous donne de longs jours ;  
Ceux de l'homme méchant seront troublés et courts.

Craignez d'un Dieu puissant la foudre vengeresse ;  
C'est le premier degré qui mène à la sagesse.

\* Sous les couleurs du mal n'aimez pas à paraître,  
Qui contrefait l'impie est sur le point de l'être.

Ceux qui ne font que reprendre les autres  
Ont rarement un vrai zèle d'apôtres.

Soyons bien vigilants et jamais n'oublions  
Qu'il nous faut moissonner dans le temps des moissons.

Sur la terre les uns donnent et s'enrichissent ;  
Les autres moins heureux volent et s'appauvrissent.

Si vous parlez beaucoup vous pécherez souvent,  
Qui modère sa langue agit très-sagement.

## AUX CATHOLIQUES.

Ite, docete omnes gentes.

Catholique debout ! le combat vous appelle,  
Le combat qui sans fin change et se renouvelle  
Mais qui jamais ne vous surprit ;  
Il reste à votre bras l'œuvre la plus féconde :  
Ils s'agit d'enrôler tout notre Nouveau-Monde  
Sous l'étendard du Christ.

A l'œuvre donc ! Eh quoi, l'enfer rempli de rage  
Aurait-il fait fléchir votre antique courage ?  
Si l'ennemi vous semble fort.  
Nouveau motif pour vous d'avancer sur l'arène,  
Sapez les fondements de l'erreur souveraine  
Par un sublime effort.

Volez en tous climats, ô phalange d'apôtres,  
Allez et réveillez les uns après les autres  
Les peuples encore endormis ;  
Montrez-leur de la foi la flamme étincelante,  
Et du bras soutenez leur marche chancelante :  
Leurs cœurs seront soumis.

Aux vices opposez vos mœurs simples et pures,  
Contre tous les affronts demeurez sans murmures,  
Ainsi que votre doux Sauveur ;  
A l'erreur que le temps enracina dans l'âme  
Opposez votre amour, votre zèle de flamme ;  
Et criez au Seigneur.

Criez : “ De votre sang ces âmes rachetées  
“ Les avez-vous, Seigneur, pour toujours rejetées ?  
“ Mon Dieu, n'est-ce pas à présent  
“ Que vous vous souviendrez de vos brebis rebelles ?  
“ Calmez votre courroux, jetez enfin sur elles  
“ Un regard bienveillant. ”

“ Votre Eglise, ô Jésus, votre épouse chérie,  
“ Dans ses veines la sève est loin d'être tarie ;  
“ Mais tant d'enfants chers à son cœur  
“ Qu'on est venu ravir, un jour à sa tendresse ;  
“ Elle regarde encore leur perte avec tristesse :  
“ Rendez-les lui, Seigneur. ”

Oh ! c'est toi, mon pays, mon Canala que j'aime,  
Toi qui dois commander cette lutte suprême !  
Aigle de Dieu, prends ton essor,  
Elevé ton beau front, France de l'Amérique,  
Prépare ton épée au combat homérique  
Qu'on va livrer encor.

Prépare ton épée, ô ma fière patrie ;  
Prends garde que jamais une main ennemie  
N'aille en émousser le tranchant.  
Garde qu'entre tes mains on ne vienne la rompre,  
Garde surtout que l'or ne te vienne corrompre  
Au suprême moment.

Sans trêve sous tes pas l'on tend de nouveaux pièges :  
De ton passé si beau des hommes sacrilèges  
Ont voulu te faire rougir.  
Méprise ces clameurs et ces lâches outrages,  
Glorieuse de tes mœurs et de tes vieux usages,  
Marche vers l'avenir.

M.



## LE DOCTEUR NOIR.

(Suite.)

XXVI.



ALGRE tous les bagages que ses amis l'avaient forcé d'emporter, Valentin entreprenait une rude tâche en faisant à cheval un aussi long voyage. N'ayant personne avec qui causer, et ne pouvant par conséquent, ni calmer l'impatience qui le dévorait, Valentin faisait d'aussi longues journées de marche que le permettaient les forces de ses chevaux. Souvent, durant les haltes de la petite caravane, il prenait son fusil et cherchait à tuer quelques oiseaux et quelques antilopes.

Outre le plaisir qu'il y trouvait, la chasse était pour lui une nécessité. Sous la chaleur dévorante du soleil africain, aucune provision ne se conserve ; pour avoir de la viande mangeable, il faut tuer les animaux le jour même. Au bout de quelques heures, la chair est corrompue.

Quelques jours après son départ de Colesberg, Valentin, suivi de Joseph, qui était devenu un assez bon cavalier, grâce à son incroyable hardiesse, tomba sur la piste d'un oryx ou *gemsbok*.

Cette antilope, l'une des plus élégantes et en même temps une des plus délicates comme venaison, est de la taille d'un petit mulet. Les crins épais de sa queue descendent plus bas que ses larges jarrets. Elle a une robe fauve, une crinière et une raie noire sur le dos. La tête est blanche, avec des raies sombres disposées presque comme les courroies de la têtière d'une bride. Ses cornes noires, fines, régulières, droites et légèrement penchées en arrière, mesuraient près d'un mètre de long.

Joseph et deux des Hottentots parvinrent à détourner le gemsbok et à le renvoyer à Valentin. Celui-ci le tira à cinq cents pas environ et lui logea une balle dans le corps. L'oryx tomba, se releva et fit encore quelques pas. Valentin courut à lui pour l'achever. Au moment où il n'en était plus qu'à cinq ou six pas, le gemsbok fit un demi-tour et se précipita sur le chasseur avec la rage du désespoir.

Avant que Valentin eût le temps d'éviter l'animal furieux, celui-ci le frappa de ses cornes acérées.

Joseph se jeta bravement sur le gemsbok, esquiva un coup de pied suivi d'un coup de corne, et détourna sur lui la fureur de l'animal.

Pendant ce temps, tout blessé qu'il était, Valentin tirait un pistolet de sa poche et le déchargeait à bout portant dans la tête de l'oryx.

Joseph releva son maître et l'aïda à regagner la fontaine près de laquelle on avait fait halte. Le

pauvre garçon, qui pleurait à chaudes larmes, pensa de son mieux la blessure de M. Mazeran.

Le lendemain matin, malgré la souffrance qu'il éprouvait et la fièvre qui commençait à s'emparer de lui, Valentin voulut, bon gré mal gré, se remettre en route.

Envenimée par la chaleur et la fatigue, la blessure, de Valentin lui causait par moments de vives douleurs. Aussi, malgré tout son courage, n'avancait-il que bien lentement.

Au bout de quelques heures, Barilé, le Béchua que lui avait donné M. Morton, lui fit voir l'endroit où les chariots de M. Morany, avaient quitté la route de Kuruman pour s'enfoncer sur la gauche dans les bois.

—C'est bien extraordinaire, murmura le Béchua, qui savait quelques mots d'anglais. Le chemin est bien facile à suivre cependant.

Valentin se demanda un moment s'il devait suivre la trace des chariots ou continuer sa route, dans l'espoir de trouver Mme Bartelle et M. Morany, qui auraient certainement reconnu leur erreur et regagné le bon chemin. Après quelques indécisions, il marcha dans la même direction que les chariots, qu'il espérait gagner de vitesse.

Il aurait mieux valu pour lui qu'il choisit l'autre parti, car il fut obligé de faire un long crochet dans la forêt, puis dans les prairies, et de tourner ensuite sur ses pas pour regagner la route de Kuruman, que les chariots étaient venus rejoindre, ainsi qu'il l'avait supposés.

Le soir du quatorzième jour, le Béchua, dont la vue était plus perçante que celle des Européens et même que celle des Hottentots, découvrit une petite colonne de fumée qui devait provenir, dit-il, de quelque bivouac.

—Qui te fait croire cela ? lui demanda Valentin.

—Je sens une odeur de viande grillée, répondit le Béchua.

Quoique toujours souffrant de sa blessure, qui le forçait à se tenir tout courbé sur son cheval, Valentin mit sa monture au galop. Un instant après il put se convaincre que le sauvage avait bien deviné.

A cent pas de lui, trois chariots dételés étaient groupés l'un à côté de l'autre. Des bœufs et des chevaux paissaient à quelque distance.

Valentin reconnut les chariots de sa cousine. Son cœur battit avec violence.

La première personne qu'il aperçut fut M. Morany.

Le créole fit un geste de colère en reconnaissant Mazeran et courut à l'un des chariots. Mais avant qu'il en eût soulevé la portière, Valentin était prêt de lui.

—Où donc est Mme Bartelle ? demanda Valentin d'une voix inquiète.

—Valentin ! s'écria la jeune femme, qui sortit à l'instant même de son wagon, appuyée sur le bras de la fidèle Toinette.

Elle se jeta dans les bras de son cousin ; puis penchant la tête sur l'épaule de Mazeran, elle se mit à sanglotter avec une amertume qui navra le cœur du jeune homme.

Il crut d'abord qu'il était arrivé quelque malheur aux petites filles de Juliette ; mais, au même instant, Emma et Cécile vinrent se jeter à sou cou.

Tout en embrassant avec une joyeuse effusion les deux enfants, qui poussaient des cris d'allégresse, Valentin regardait Mme Bartelle. Il fut douloureusement frappé du changement extraordinaire qui s'était opéré chez la jeune femme. Maigre, pâle, épuisée, les yeux creux et cernés, les paupières gonflées et meurtries, elle semblait avoir à peine la force de se soutenir.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il avec angoisse, tu as donc été malade, Juliette ?

— Un peu, répondit-elle ; j'ai payé mon tribut à la fièvre, mais cela va mieux, n'est-ce pas, Toinette ?

Toinette ne répondit pas et tourna la tête pour qu'on ne vît pas les grosses larmes qui roulaient sur ses joues amaigries.

— Les enfants aussi ont l'air bien fatigué reprit Valentin, qui craignait d'alarmer sa cousine en insistant sur l'état où il la trouvait.

— Elles ont eu à souffrir aussi, répondit Juliette en faisant signe de s'éloigner à Toinette, qui se tortait les mains avec impatience.

— Oui, cousin, s'écria Emma, qui s'était déjà emparée d'une des mains de M. Mazeran. Oh ! Nous avons bien des choses à te raconter va !

— Vraiment ? dit le jeune homme en souriant sans quitter des yeux le visage épuisé de la mère.

— Oui, reprit-elle ; maman a eu peur, elle s'est sauvée avec nous.

— Et une nuit nous avons couché sur un arbre, dit Cécile.

— Et puis nous avons failli être mangées par un rhinocéros.

— Et nous avons eu si soif !

— Et si faim !

— Et notre pauvre maman, qui avait la fièvre et qui pleurait !

— Et Toinette aussi !

— Que veulent-elles dire ? demanda Valentin, alarmé de tout ce que les deux petites filles lui racontaient avec une volubilité tout enfantine.

Toinette, qui s'éloignait, se retourna pour lever les yeux et les mains au ciel ; mais Mme Bartelle lui imposa de nouveau silence par un regard suppliant.

— Je te raconterai cela plus tard, dit Juliette. Mais toi-même tu es bien changé. Comme tu as l'air fatigué et souffrant !

— Je suis venu à cheval, et ce maudit soleil m'a quelque peu rôti, répliqua Valentin.

— Quelle imprudence !

— Je me reprochais de t'avoir laissée partir seule. J'avais hâte de te revoir. Je n'ai pu y tenir davantage, et comme les chariots n'étaient pas prêts, je suis parti en avant-garde.

— Combien je te remercie, Valentin !

Quelque souvenir douloureux éteignit sans doute le sourire qui avait effleuré les lèvres de Juliette. En dépit de tous ses efforts, un sanglot convulsif souleva sa poitrine, et, couvrant sa figure de son mouchoir, elle fondit en larmes.

— Juliette, s'écria le jeune homme surpris et inquiet de cette profonde douleur, qu'y a-t-il ? que s'est-il passé ? Parle donc, je t'en conjure. Aurais-tu éprouvé quelque accident ? quelqu'un t'aurait-il ?.. Si je croyais Morany...

Elle l'interrompit par un geste suppliant.

— Il ne m'est rien arrivé, murmura-t-elle, c'est la fièvre ; je suis si faible ! La moindre chose me bouleverse... la joie de te revoir... Tiens, laisse-

moi pleurer un moment. Ensuite, je t'expliquerai tout.

— Vous arrivez juste à propos pour le dîner, monsieur Valentin, dit à ce moment M. Morany, qui venait de surgir à côté du chariot. J'ai eu la chance de tuer ce matin un porc-épic dont la chair a la meilleure mine du monde.

Après un instant d'hésitation involontaire, Valentin serra la main que lui tendait M. Morany et murmura quelques paroles de politesse.

— Comment avez-vous laissé nos voyageurs ? reprit Morany. Clémence est-elle toujours aussi belle ? A-t-elle fait bien des victimes parmi ces pauvres officiers du 27<sup>e</sup> ?

Tout en répondant au créole, Valentin ne pouvait détacher ses yeux de sa cousine.

— Vous trouvez Juliette bien changée, n'est-ce pas ? lui dit Morany à voix basse. C'est la fièvre, et puis une malheureuse excursion qu'elle a faite

— Comment cela ? Quelle excursion ?

— Elle vous la racontera elle-même. Si vous saviez quelle peur elle m'a causée ! Pendant cinq jours, je l'ai crue perdue, elle et ses deux petites filles. Je tremble encore rien que d'y songer. Quand je pense que si j'étais arrivé quelques heures plus tard, je n'aurais peut-être trouvé que leurs cadavres !

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Valentin, de grâce apprenez-moi... Voyons, Juliette, que s'est-il donc passé ? Dis-le moi, je t'en prie.

— Après souper.

— Non, maintenant. Je ne pourrai pas manger tant que j'aurai cette inquiétude sur le cœur.

— Eh bien ! commença la pauvre femme, que M. Morany ne quittait pas du regard, un soir que tous mes domestiques étaient partis pour s'acquitter de divers travaux, des sauvages... des Bushmen sans doute... sont venus attaquer les chariots. L'un d'eux a blessé M. Morany.

— Oh ! légèrement, interrompit le créole en souriant.

— En voyant tomber M. Morany, j'ai cru qu'il était mort. J'ai couru aux chariots ; j'ai pris un de mes enfants, Toinette l'autre, et nous nous sommes sauvées dans la forêt comme des folles. Nous avons couru toute la nuit. Au lever du soleil, nous nous sommes trouvées toutes seules au milieu des bois.

— Pauvre Juliette ?

— Impossible de retrouver les chariots. Je ne sais d'ailleurs si j'aurais osé y reveur à cause des sauvages, que je croyais en être les maîtres. J'ai voulu regagner la route de Colesberg, je me suis perdue complètement.

## XXVII.

Juliette raconta ensuite, mais en les atténuant beaucoup, une partie des épreuves qu'elle avait eu à subir. Elle parlait d'une voix lente et faible. Comme elle avait la tête baissée et le front appuyé sur sa main, Mazeran ne pouvait voir sa figure.

Il était évident pour Valentin que tout ce qu'elle racontait était vrai, et pourtant il avait comme un pressentiment qu'on lui cachait quelque chose. Il remarqua en outre que M. Morany ne détournait pas les yeux de Mme Bartelle, et que celle-ci évitait avec soin de regarder le half-cast.

Une contrainte évidente régnait entre ces deux personnages et révélait quelque incident que tous deux dissimulaient.

— Je saurai ce qui en est, se dit Valentin ; mais, pour cela, il ne faut pas que je les mette sur leurs gardes en leur laissant deviner mes soupçons.

En conséquence, il ne fit aucune question de

nature à éveiller leur défiance. Il se contenta de déplorer les cruelles angoisses auxquelles avait été soumise sa pauvre cousine.

On fit préparer dans le chariot de Bertrand un lit pour Valentin, qui avait grand besoin d'un peu de repos après tant de nuits passées à la belle étoile.

Dès qu'il fut seul avec Bertrand, dont il connaissait le dévouement à Mme Bartelle, Valentin le questionna sur tout ce qui s'était passé durant son voyage. Malheureusement, Bertrand ne put rien lui apprendre de nouveau.

En arrivant au campement avec le petit chariot, le fidèle domestique avait appris que sa maîtresse s'était sauvée pour échapper à des bushmens qui avaient attaqué la caravane et qui avaient été mis en fuite par Morany et les deux Indous. On s'était empressé de chercher Mme Bartelle de tous côtés, mais ce n'était qu'au bout de plusieurs jours qu'on l'avait enfin retrouvée avec ses deux petites filles, à demi-mortes de fatigue, de soif et de fièvre, et qu'on les avait ramenées au campement.

—Moi, je cherchais d'un autre côté, continua Bertrand, et je ne suis arrivé au camp que le lendemain du retour de ma pauvre maîtresse. Quand je l'ai vue, monsieur Valentin, ça m'a fait une impression ! Oh !... Elle avait l'air d'une morte... Et ses pauvres petites filles !... elles étaient si faibles qu'elles ne pouvaient quasiment se tenir debout... Ça reprend si vite, les enfants ! A peine s'il y paraît déjà... Mais madame ne se remet pas, elle... Tenez, monsieur Valentin, moi je crois, comme vous, qu'il s'est passé quelque chose qu'on ne veut pas nous dire.

—Par votre femme, vous pourriez peut-être...

—Oh ! j'ai souvent essayé de la questionner, mais lorsque madame lui a recommandé le secret, le diable ne la ferait point parler. Au lieu de me répondre, Toinette se met à pleurer. Sous prétexte que cela cause inutilement de la peine à ma femme, madame ma défendu de l'interroger dèsormais là-dessus.

—Evidemment, il y a quelque chose, murmura Valentin, en se couchant sur le cadre recouvert d'une peau de mouton qui lui servait de lit. Dès demain, je vais mettre Joseph en campagne. Le petit drôle est rusé comme un singe, et il m'obtiendra quelques renseignements. Une fois sur la voie, nous verrons bien.

Malheureusement pour les projets de Valentin, il arriva au jeune homme ce qui arrive souvent aux natures énergiques et nerveuses. Tant qu'il avait eu à surmonter les fatigues et les dangers de la route, il avait trouvé dans sa volonté la force de dompter les alternatives de fièvre et d'épuisement que lui causait sa blessure, les atteintes du soleil de feu et les injures d'un climat insalubre. Maintenant que ces obstacles étaient surmontés, les forces lui manquaient tout à coup, et la maladie prenait le dessus.

A ces causes physiques s'en joignaient d'autres d'un ordre différent. Outre les inquiétudes qu'il avait éprouvées pour sa cousine Juliette et ses deux petites filles, qu'il aimait comme si elles eussent été ses propres enfants, il avait été rudement éprouvé par la lutte qui se livrait dans son cœur entre son amour pour Clémence, d'un côté, et son affection pour Mme Bartelle, de l'autre.

Par une contradiction étrange et qu'on rencontre bien souvent néanmoins, il sentait d'autant plus le besoin de voir Clémence, qu'il en était plus éloigné. Près d'elle, il éprouvait un sentiment indéfinissable qui ressemblait parfois à de la haine. Loin d'elle, il oubliait presque sa coquetterie pour ne songer qu'à sa jolie figure et à son esprit.

Je dois dire pourtant que depuis qu'il avait rejoint Mme Bartelle, l'intérêt que lui inspirait cette dernière avait tout effacé. Pour la première fois, depuis bien longtemps il avait presque oublié la belle Clémence. Mais l'impression produite par toutes ces luttes morales et physiques n'en avait pas moins exercé une funeste influence sur son organisation déjà si vivement surexcitée.

Dans la nuit, le délire le prit. Son état donna bientôt de sérieuses inquiétudes à Joseph et au vieux Bertrand.

—Et dire que nous n'avons pas de médecin ! s'écria Bertrand. Il y a bien madame, qui connaît quelque chose aux remèdes, mais ma pauvre maîtresse est si fatiguée que je n'ose la réveiller à cette heure de la nuit.

—Je vais aller chercher le Bechuana qui nous a conduit ici, dit Joseph après un instant de réflexion. Presque tous les sauvages savent panser les blessures et connaissent des remèdes contre la fièvre. Celui-là a déjà très-bien pansé mon maître, et il a l'air d'un bon garçon, malgré sa vilaine figure.

Il sortit du chariot et se mit à la recherche du Bechuana. Il comptait le trouver auprès du feu autour duquel étaient couchés les domestiques Hottentots, mais il ne l'aperçut pas.

—Il sera sans doute retourné à Colesberg, lui dit Abdul Sherazie, le khansamah de Morany.

—A cette heure de la nuit ?

—Il est déjà quatre heures du matin.

—Et sans avoir pris congé de mon maître ? c'est bien extraordinaire.

—C'est comme cela, pourtant.

—Et votre guide, à vous, ce babouin de Ben-Mossul ?

—Il sera probablement parti en avant pour tirer quelque pièce de gibier.

—On n'y voit pas à deux mètres de soi.

Le khansamah se retourna de l'autre côté et se rendormit ou fit semblant de se rendormir.

Tandis que Joseph regagnait le chariot, il crut apercevoir une ombre qui s'approchait en rampant du cercle éclairé par la flamme.

Il se cacha derrière une roue du chariot et attendit.

L'homme qui arrivait si mystérieusement se glissa à côté des dormeurs, le plus près possible du feu, et parut se disposer à sommeiller. Un autre individu, qui paraissait venir du même endroit, surgit à son tour dans le cercle de la lumière, et vint se coucher à côté d'Abdul Sherazie, avec lequel il échangea quelques mots à voix basse.

Vivement intrigué de toutes ces allées et venues, Joseph en fit part à Bertrand. Sur le consentement de celui-ci, Furetal retourna auprès du brasier, afin de voir quels étaient les deux hommes qui venaient d'arriver. Il reconnut le guide Ben-Mossul. Quant au second, ce devait être Bhyrrub Komul, l'autre domestique de M. Morany, car il était maintenant couché à côté du khansamah.

La fièvre et le délire de Valentin augmentant toujours, Bertrand se décida à réveiller Mme. Bartelle. Il aurait pu, du reste, le faire plus tôt, car Toinette lui dit que la jeune femme n'avait pas fermé les yeux de la nuit. Comme Juliette couchait toute habillée, elle fut bientôt sur pied. Chemin faisant, Bertrand lui raconta ce dont Joseph Furetal venait d'être témoin. Mme. Bartelle leva les yeux au ciel et ne répondit pas.

—J'ai peur que ce coquin de Ben-Mossul ne nous perde encore, dit Bertrand. Jamais nous n'arriverons à Kuruman.

—Si, répondit Mme. Bartelle d'un ton singulier,

nous y arriverons, sois-en sûr, et notre voyage se fera désormais directement.

—Pourquoi cela, madame ?

Elle le regarda avec les yeux fixes et distraits d'une personne qui a parlé involontairement et qui ne se rappelle plus de ce qu'elle vient de dire. Elle ne répondit pas. Commé ils arrivaient en ce moment au chariot de Valentin, elle souleva la portière et monta dans le wagon.

A la lueur du falot que tenait Bertrand, elle examina quelque temps le malade. Puis, elle envoya son domestique chercher divers objets que Toinette savait où trouver. Elle pensa la blessure de Valentin et lui fit ensuite avaler de la quinine.

Au bout de deux heures, la fièvre avait beaucoup diminué. Mme Bartelle se retira alors en laissant Joseph à côté du malade.

—Surtout, mon ami, dit-elle à ce dernier en le quittant que M. Mazeran ne reste jamais seul. Arrangez-vous pour cela avec Bertrand, et veillez bien sur votre maître.

—Est-ce qu'il courrait quelque danger ? s'écria Joseph, qui adorait Valentin et se serait fait volontiers tuer pour lui.

—Non, répondit la jeune femme d'une voix faible ; mais, dans un voyage comme celui-ci, on est exposé à tant de périls qu'un malade ne doit jamais rester seul, entendez-vous ?... jamais seul.

Valentin fut installé le mieux possible dans le chariot afin qu'il ne souffrit pas trop des affreuses secousses que les fondrières imprimaient à chaque instant au véhicule. Puis la petite caravane reprit sa marche vers Kuruman.

## XXVIII.

Bon et généreux, Valentin avait fait la conquête de la plupart des Hottentots, non-seulement de ceux qui étaient à son service, mais encore des domestiques de M. Morany et de Mme. Bartelle. Ces pauvres diables, à qui il distribuait de temps en temps du tabac ou quelque verre d'eau de-vie, avaient d'ailleurs un motif tout particulier pour porter de l'intérêt à M. Mazeran.

Ainsi que nous l'avons dit au début de ce récit, Valentin jouait passablement du violon. D'après les conseils de sir Richard Overnon et quelques autres personnes du Cap, il avait emporté son instrument avec lui. De temps en temps, lorsqu'on arrivait aux haltes de bonne heure, il prenait son violon après souper et faisait danser les Hottentots.

Ceux-là seuls qui connaissent la passion des Africains pour la danse, peuvent comprendre à quel point le talent et la complaisance de Valentin le rendaient cher aux Hottentots.

Aussi conduisaient-ils son chariot avec une sollicitude et une précaution tout à fait contraires à leurs habitudes de paresse et d'insouciance.

On n'était plus qu'à sept ou huit journées de Kuruman, lorsque Valentin, qui allait beaucoup mieux, fut atteint subitement d'une attaque de paralysie. Ses bras et ses jambes lui refusaient tout service. Il pouvait à peine parler.

Juliette accourut auprès de lui. Il fixa sur la jeune femme, qui pleurait, des yeux remplis de tendresse et de reconnaissance, mais sa bouche ne put murmurer que des mots inintelligibles.

—C'est la conséquence de tous les accès de fièvre qu'il a subis ces jours derniers, dit M. Morany.

—Croyez-vous ? répondit Mme Bartelle en attachant un regard profond sur le créole.

—Parbleu ? Est-ce que vous supposeriez ?.....

—Je vous crois maintenant capable de tous les crimes, murmura-t-elle d'une voix sourde.

—Quel intérêt y aurais-je ? reprit-il en haussant les épaules.

—Vous le savez bien, répondit-elle.

—Vous vous trompez, Juliette. Autrefois, j'ai pu lui en vouloir de l'affection que vous lui portiez. Maintenant, je vous estime trop et j'ai trop de confiance en votre loyauté pour qu'il m'inspire aucune jalousie.

Juliette leva au ciel ses yeux humides et ses mains convulsivement serrées, et ne répondit au créole que par un sourire de haine et de mépris.

Pendant ce temps, Joseph Furetal examinait avec une attention extraordinaire quelques gouttes de tisane qui restaient au fond de la tasse dans laquelle avait bu son maître.

Il crut remarquer qu'elles n'avaient ni la même odeur ni la même couleur que les autres breuvages qu'il avait approchés des lèvres de son maître.

Il prit le vase qui contenait l'infusion, dont il versa quelques gouttes dans une autre tasse. Cette fois, il resta persuadé que cette tisane n'était plus la même.

La chose était si grave, que le pauvre domestique n'osait même pas en parler, de crainte de s'être trompé. Il prit le parti d'aller trouver Bertrand et de lui communiquer ses soupçons.

Il fut quelque temps avant de pouvoir mettre la main sur le domestique de Mme Bartelle. Il l'aperçut enfin à côté d'un groupe de trois ou quatre Hottentots, réunis autour d'un des leurs qui gisait à terre complètement paralysé comme M. Mazeran.

—C'est exactement la même maladie que mon maître, s'écria Joseph, qui raconta à Bertrand les soupçons qui lui étaient venus.

Un *driver* (conducteur Hottentot) qui les écoutait sans en avoir l'air, et qui jeta un rapide coup d'œil autour de lui pour voir si personne ne l'observait. Puis, touchant légèrement du doigt l'épaule de Joseph, il lui fit signe de le suivre. En même temps il mit un doigt sur sa bouche, pour lui faire comprendre qu'il ne fallait rien dire.

Cinq minutes après, Furetal était caché dans un fourré à côté du Hottentot. Ce dernier lui raconta ce qui suit dans un jargon qui fatiguerait trop nos lecteurs pour que nous le reproduisions ici.

La veille au soir, Ben-Mossul avait veillé beaucoup plus tard que les autres. Le vieux Hottentot, qui n'était connu que sous le sobriquet de *l'amiral*, avait vu le guide occupé à faire chauffer de l'eau qu'il avait ensuite versée sur de belles fleurs jaunes dont l'agréable parfum venait jusqu'à *l'amiral*.

Un autre Hottentot nommé Adonis (sans doute à cause de son excessive laideur avait aussi découvert la cuisine clandestine de Ben-Mossul.

Comme la plupart des sauvages, Adonis aimait tout ce qui se boit et se mange. Dès qu'il vit Ben-Mossul endormi à côté du vase qui contenait l'infusion, que le mépris avait recouvert de son *kaross* ou manteau de peau, pour le cacher, Adonis se glissa auprès du dormeur et parvint à plonger furtivement dans le bienheureux liquide un fragment de callebasse qu'il en retira à moitié plein, et dont il avala aussitôt le contenu. Peu de temps après, il tombait dans l'état de paralysie où il était en ce moment.

*L'amiral* termina son récit en suppliant Joseph de ne pas le trahir.

—Le guide, lui dit-il, est un sorcier très puissant qui me ferait mourir s'il venait à apprendre que j'ai révélé un de ses secrets.

La croyance aux sorciers est si bien enracinée chez les Africains, qu'il n'eût servi à rien de la combattre. Aussi Joseph ne l'essaya-t-il pas.

Le voyage avait singulièrement amélioré ce

jeune homme au physique comme au moral. Malgré son apparence toujours frêle et chétive, il supportait à merveille la fatigue et les privations. Il est vrai que le pauvre diable avait vécu jusque-là dans une telle misère, que le lit le plus dur et la plus maigre pitance lui paraissaient suffisants. Bien qu'âge de dix-sept ans, et n'en paraissant que quinze tout au plus, il avait une intelligence fort au-dessus de son âge, à laquelle se joignait, dans les circonstances critiques, tout l'aplomb vif et railleur du gamain de Paris.

Gouailleur et rageur de sa nature, il tenait tête à tous les autres domestiques. Il ne baissait pavillon ni devant Hercule Caritaud, ni même devant James Kanstich, le domestique de M. Overnon, quoique ce dernier lui eût administré deux ou trois leçons de boxe des mieux conditionnées.

Du moment d'ailleurs qu'il s'agissait de Valentin, l'univers entier disparaissait au yeux de Furetal. Au besoin, il aurait brûlé la caravane pour faire cuire une côtelette à son maître.

Aussitôt que le Hottentot eut achevé son récit, Joseph entra dans le chariot. Il s'arma de son revolver, et d'un couteau de chasse, et s'en alla trouver le guide, qui déjeunait à l'abri du chariot de M. Morany.

Ben-Mossul, qui était loin de se douter des intentions du petit Français, qu'il regardait d'ailleurs comme un enfant, le laissa approcher sans défiance.

—Tu as empoisonné mon maître.

—Ce n'est pas vrai, s'écria le métis, qui ne put réprimer un tressaillement.

—Tu as empoisonné mon maître avec une infusion de fleurs jaunes que tu as préparée cette nuit.

—Non.

—Lève-toi, et marche devant moi.

—Où veux-tu que j'aille ?

—Au chariot de mon maître.

—Je n'irai pas.

—Alors, je vais te tuer comme un chien.

Il n'y avait pas à se méprendre à la voix et au regard de Joseph. Il était parfaitement décidé à exécuter sa menace. Tout en continuant ses protestations et ses récriminations, Ben-Mossul se leva et se dirigea vers le chariot.

—Laisse ton couteau tranquille, ou je tire, lui cria Joseph, qui le vit porter furtivement la main au couteau qu'il cachait dans les plis de son *kaross*.

L'autre obéit.

Lorsque tous deux furent arrivés au chariot de Mazeran, Joseph montra au métis la figure altérée de Valentin.

—Peux-tu guérir mon maître ? lui demanda-t-il.

Non, répondit Ben-Mossul, c'est la fièvre.

—Tu mens ! c'est ceci, répliqua Furetal, en lui montrant l'infusion.

—Je ne sais pas ce que c'est.

—Tu mens ! Tu es venu furtivement cette nuit mettre cette infusion à la place de la tisane qu'avait préparée Mme Bartelle, dit Joseph, qui ne parlait ainsi que par conjecture, mais avait à peu près deviné la vérité.

—Non.

—Alors, tu vas boire ceci.

—Non certainement.

—Pourquoi ?

—Je ne suis pas malade.

Ou c'est de la tisane, et ça ne te fera pas de mal ; ou c'est du poison, et alors c'est toi qui l'a versé. Bois ou je tire.

Après un moment d'indécision, le métis haussa les épaules, souriant, prit le vase et en avala le contenu tout entier, à la grande stupéfaction de Joseph qui resta tout interdit de cette tranquillité.

—Et maintenant vous voilà rassuré, dit le métis en regardant Joseph de cet air surnoisement narquois particulier aux sauvages, Ben-Mossul peut aller à sa besogne.

Il s'éloigna d'un pas calme et assuré, sans daigner se retourner pour jouir de la surprise de son ennemi.

## XXIX.

La fin de cette petite scène avait eu pour témoin impassible (impassible du moins en apparence) M. Alexandre Morany. Au moment où il avait vu arriver le métis suivi de Joseph, qui le menaçait de son revolver, M. Morany avait échangé un regard avec Ben-Mossul en portant la main à la poche de sa veste, dans laquelle il cachait toujours un petit revolver.

Un coup d'œil de Ben-Mossul lui avait fait comprendre qu'il n'avait qu'à se tenir tranquille. Il paraît néanmoins que M. Morany n'était pas parfaitement convaincu que l'infusion fût inoffensive, car il ne put réprimer un geste de surprise quand il vit le guide avaler sans sourciller la boisson que lui présentait Furetal.

—Ah ! ça ! Joseph, êtes-vous fou ? dit d'une voix sévère M. Morany, qui se montra quand le métis se fut retiré. Tuer notre guide et sur des soupçons dont vous voyez maintenant l'injustice ! Ce n'est ni à un domestique ni à un enfant comme vous qu'il appartient de commander ici. Pour cette fois, je vous pardonne ; mais que jamais pareille folie ne se renouvelle. Elle vous coûterait cher.

Joseph s'inclina sans répondre, et M. Morany s'éloigna. Au même instant Bertrand, qui se tenait caché dans le fond du chariot, s'approcha de Furetal,

—Tu as bien agi tout de même, mon garçon, dit-il au jeune homme qui restait tout déconcerté. Il y a quelque secret entre ces deux hommes-là, j'en suis sûr maintenant. J'ai vu le regard qu'ils ont échangé. Puis M. Morany a eu l'air trop surpris quand Ben-Mossul a bu ce que tu lui présentais.

—Si c'était du poison, il ne l'aurait pas avalé comme cela, murmura Joseph.

—A moins qu'il n'ait du contre-poison, dit Bertrand, frappé d'une idée.

—Tu as raison ! s'écria Joseph. C'est peut-être pour cela qu'il s'en est allé si vite. Reste avec M. Mazeran.

—Où vas-tu ?

—Tu le sauras plus tard. Prends toujours les pistolets.

Joseph monta dans le chariot, dont le timon était tourné vers l'intérieur du cercle formé par les wagons et les bagages, et sortit par l'arrière en sautant lestement sur le sol. Il se mit ensuite à plat ventre et commença à ramper comme un vrai sauvage.

De temps en temps il levait la tête avec précaution pour voir s'il n'apercevait pas Ben-Mossul. A la fin, il reconnut ce dernier qui parlait avec vivacité à Sherazie, le khansamah de M. Morany.

Sherazie semblait refuser quelque chose que le métis demandait avec instance. Enfin le guide courut à M. Morany, auquel il adressa précipitamment quelques mots, et qui lui répondit aussitôt par un geste affirmatif adressé au guide d'abord et ensuite à Sherazie.

Ce dernier s'inclina en signe d'obéissance, prit une clef dans sa ceinture et entra dans le chariot de son maître. Il en sortit quelques minutes après avec une bouteille et un verre, qu'il remit à Ben-

Mossul. A l'instant où celui-ci les recevait de sa main, Bertrand s'approcha de Morany et lui dit quelques mots. Morany lui répondit aussi par un geste affirmatif et le suivit immédiatement.

—Qu'est-ce que cela veut dire ? se demanda Joseph sans quitter des yeux maître Ben-Mossul. Pourquoi Bertrand a-t-il quitté mon maître après m'avoir promis de ne pas le laisser seul pendant mon absence ?

Le métis passa derrière le chariot afin d'être hors de vue. Il déboucha la bouteille, qui exhalait une forte odeur de vinaigre, et s'en versa un plein verre. Au moment où il allait le porter à sa bouche, Joseph lui saisit le bras si brusquement, que tout le contenu du verre tomba sur le sol.

—Donne-moi cette bouteille et marche devant moi, lui dit Joseph, tenant son revolver à quelque distance de la poitrine de Ben-Mossuel.

Cette fois encore, celui-ci dut obéir et se laissa ramener au wagon de M. Mazeran.

Joseph y retrouva M. Morany, à qui Mme. Bartelle parlait avec beaucoup d'animation. Quand à Valentin, il était toujours immobile. Son regard même commençait à s'éteindre.

—Qu'est-ce encore ? s'écria M. Morany, en apercevant les deux ennemis. Joseph, je vous avais défendu...

—Quand il s'agit de la vie de mon maître, je n'écoute personne, monsieur, répondit Furetal, qui se sentait soutenu par la présence de Mme. Bartelle.

—Insolent ! fit M. Morany, en levant le *jambok* ou cravache en peau d'hippopotame qu'il tenait à la main.

—Tonnerre du ciel ! ne frappez pas monsieur ! s'écria Joseph. Nous autres, Parisiens, nous ne sommes pas des chiens qu'on fouette, entendez-vous ? Ne bougez pas, toi, dit-il en ajustant Ben-Mossul, qui avait fait un mouvement pour s'enfuir. Bertrand, charge-toi de ce coquin de métis, et vous, madame, ajouta-t-il en passant la bouteille à Mme. Bartelle, ayez la bonté de faire boire un verre de ceci à M. Mazeran, le plus tôt possible.

—Mais c'est du vinaigre, s'écria Juliette en respirant l'odeur de la bouteille.

—C'est ce que je crois aussi, madame, répondit-il, mais il faut croire que c'est bon pour diminuer l'effet de la drogue qu'on a fait prendre à mon maître, et que j'ai forcé ce coquin de métis à avaler tout à l'heure, car je l'ai trouvé se disposant à boire un verre de ce vinaigre.

—Bertrand, je vous ordonne de baisser votre pistolet, dit Morany au vieux domestique, qui tenait son arme à quelques pouces de la poitrine du guide.

Ben-Mossul, cette fois, avait perdu toute son assurance, et regardait M. Morany d'un air d'angoisse. Bertrand ne répondit pas, mais il conserva sa position. Alors le créole tira de sa poche le petit revolver qui ne le quittait jamais et l'arma.

—Monsieur Morany, dit le vieux domestique, vous auriez tort de me faire du mal. Nous ne vous disons rien, à vous. Quant à cet homme, s'il n'est pas coupable, il n'a rien à craindre. Si c'est du poison qu'il a versé à M. Mazeran, vous devez trouver juste qu'il en soit puni.

—Je n'ai pas l'habitude de me laisser commander par les domestiques, reprit Morany pâle de colère. Baissez votre arme, ou je tire sur vous.

—A vos risques et périls, alors, Monsieur, dit Joseph en ajustant la créole.

Tout à coup, Mme Bartelle poussa un cri de joie qui fit tressaillir les spectateurs.

A peine Valentin avait-il avalé la moitié du verre de vinaigre, qu'il avait tressailli, étendu les bras et fait deux ou trois mouvements. Au bout de cinq minutes, la paralysie avait complètement disparu.

En revanche, le guide commençait à vaciller sur ses jambes, et sa figure trahissait déjà un violent malaise.

—Monsieur Morany, sauvez-moi ! cria-t-il enfin. Celui-ci ci hésita un instant.

—Sauvez-moi !... sauvez-moi !... répéta le métis.

—Que faut-il faire ? demanda Morany.

—Le vinaigre ! par pitié, le vinaigre !

M. Morany voulut prendre la bouteille que tenait Mme. Bartelle, mais Joseph lui arrêta la main.

—Drôle ! s'écria Morany.

—Prenez garde ! lui dit Joseph, qui était très pâle ; je ne suis pas votre domestique et je défends mon maître, à moi. Je ne voudrais pas tuer un chrétien ; mais aussi vrai qu'il y a un Dieu, si vous tirez sur moi, je tire aussi.

—Pourquoi défendez-vous cet homme, si vous n'êtes pas son complice, monsieur ? demanda Mme Bartelle d'une voix sourde.

Morany eut encore un moment d'hésitation.

Du vinaigre, ou je dis tout, murmura le métis, dont la langue s'épaississait déjà.

—Donnez-moi cette bouteille, s'écria le créole en s'élançant sur Joseph.

—Ecoute, Ben-Mossul, dit Furetal en montrant la bouteille au métis, que la paralysie gagnait à vue d'œil, avoue la vérité, et je te donne un verre de ce vinaigre.

—Oui, oui, balbutia le malheureux ; mais vite, vite !

—Parle alors !

—Eh bien ! c'est monsieur Mora...

Un coup de revolver tiré sur Joseph interrompit la phrase commencée par le métis. Heureusement pour le jeune domestique, il se tenait sur ses gardes, et il s'était baissé précipitamment. La balle passa au-dessus de sa tête et traversa la toile du chariot. Ainsi qu'il l'avait promis, Joseph riposta immédiatement, mais il manqua aussi M. Morany.

Profitant de la bagarre, le guide s'empara de la bouteille. Avant qu'il eût eu le temps de boire, Bertrand la lui arracha des mains. Morany, ivre de fureur, déchargea le second coup de son revolver sur le vieux domestique, qui tomba en poussant un cri déchirant.

—Bertrand mon pauvre Bertrand ! s'écria Mme. Bartelle en se précipitant au secours du malheureux jardinier.

Cette fois Ben-Mossuel saisit la bouteille et en avala une gorgée ; mais Joseph la brisant d'un coup de crosse de revolver, renversa sous ses pieds le métis, anéanti par l'effet du poison.

—Dis la vérité, ou je t'étrangle, reprit Joseph.

—C'est M. Morany qui m'a ordonné d'empoisonner M. Mazeran avec de la *ngotuané*, murmura Ben-Mossul, que le genou de Furetal étouffait.

—Tu mens, chien ! s'écria Morany.

—Et c'est lui aussi qui m'a dit de faire dévier Mme. Bartelle de la route de Kuruman afin de la conduire...

Un coup de revolver tiré à bout portant par Morany brisa la tête du malheureux métis, dont la cervelle rejaillit sur Mme. Bartelle qui poussa un cri d'horreur.

—Misérable assassin ! cria-t-elle au créole, qui avait l'air dans ce moment d'un tigre furieux.

Une balle que Morany reçut au même instant dans l'épaule l'empêcha de répondre, mais elle ne

fit que traverser les chairs sans le blesser grièvement.

—A moi ! s'écria-t-il ; à moi !

Les deux Indous, qui se tenaient sans doute aux aguets, accoururent aussitôt.

Par un mouvement instinctif, Juliette se jeta au devant de Valentin, que Morany cherchait à ajuster. Ce dernier fit un geste de rage et releva précipitamment le fusil de Sherazie, qui aurait pu blesser Juliette en tirant sur M. Mazeran. Bhyrub-Komul et Joseph se couchaient en joue tous les deux, mais sans tirer, tandis que Juliette tenait son revolver dirigé contre Abdul-Sherazie. Valentin et Morany cherchaient aussi à s'ajuster, mais la position de Juliette les en empêchait.

Tout à coup, M. Morany parut changer brusquement d'idée, il s'éloigna en courant, après avoir fait signe à ses domestiques de le suivre.

—Mes enfants ! s'écria Mme. Bartelle en se précipitant après lui, car elle avait deviné son projet.

### XXX.

Avec cette force inouïe que la passion donne quelquefois aux natures les plus faibles, Juliette franchit en quelques bonds la distance qui séparait les deux chariots, et se jeta entre ses enfants et M. Morany, qui étendait déjà la main pour s'emparer de Cécile.

—Prenez les petites filles, cria-t-il à ses domestiques.

Mais Joseph, arrivé presque en même temps que les deux Indous, leur barrait le passage. De son côté, Toinette avait saisi une broche et se tenait dans la position du soldat qui croise la baïonnette. Un des Hottentots, un vieux *driver* (conducteur de chariot), dont Mme Bartelle avait soigné le fils durant le voyage, avait résolument saisi un fusil et se montrait disposé à en faire bon usage. Enfin, Valentin, appuyé sur un bâton, arrivait lentement au secours de Mme Bartelle.

Après un instant d'indécision, M. Morany baissa son revolver. Il resta un moment silencieux, les sourcils froncés et les yeux fixés sur ses adversaires avec une expression indicible de haine et de fureur. Il s'aperçut que deux ou trois Hottentots s'approchaient et semblaient disposés à soutenir Juliette et le vieux *driver*, qui avait sur eux une grande influence.

Allons, dit-il à Mme Bartelle, vous triomphez aujourd'hui. Je pars. Seulement, n'oubliez pas ce que vous avez juré sur la tête de vos enfants l'autre jour. Au revoir. Avant peu nous nous retrouverons, et cette fois, rien ne pourra vous enlever à mon amour.

Il s'éloigna à reculons, les yeux toujours fixés sur ses adversaires, qu'un geste suppliant de Juliette empêchait de tirer sur lui. La pauvre femme craignait qu'en ripostant il ne blessât ses filles, qui se collaient toutes tremblantes contre les vêtements de leur mère.

Joseph, qui trépinait de colère comme un petit coq de combat, voulait poursuivre ses ennemis, mais Mme Bartelle le retint.

—Laissez-les partir, lui dit-elle, nous sommes si peu nombreux maintenant que, pour le salut commun, chacun de nous doit ménager sa vie.

Au même instant, deux Hottentots apportèrent le corps du pauvre Bertrand, qui respirait à peine, et dont l'agonie commençait. Toinette, éplorée, se jeta sur le corps de son mari. Les deux vieillards s'aimaient tendrement, et la pauvre Toinette était folle de désespoir. Bertrand, plus calme,

cherchait à la consoler par quelques mots pleins de courage et de résignation.

—C'est la volonté de Dieu, lui disait-il. Il faut s'y résigner... Les enfants... je voudrais bien les embrasser... si madame le permet.

Juliette prit les deux petites filles et les mit à côté du fidèle domestique. Elles entourèrent sa tête grise de leurs petits bras. En voyant pleurer leur mère et leur bonne, les enfants pleuraient aussi et mouillaient de leur larmes la figure ridée du vieillard, qui les contemplait avec une profonde affection.

—Que le bon Dieu les protège, les pauvres petites anges ! murmura le fidèle domestique... et vous aussi, madame ! Vous avez toujours été bien bonne pour moi. Je vous confie ma femme. Adieu, monsieur Mazeran, que Dieu vous protège aussi... Parlez-leur quelquefois du pauvre Bertrand, madame.

—Oh ! nous te soignerons bien, va, mon pauvre Bertrand, dit la petite Emma en collant sa joue rosée sur celle du vieillard.

—Moi, d'abord, je te donnerai la moitié de mon café, ajouta Cécile.

Il sourit doucement.

—Avec deux gardes-malades comme cela nous vous sauverons, mon ami, dit Mme Bartelle en affectant un espoir qu'elle n'avait plus.

—Je sais bien que la mort arrive, répondit-il d'une voix qui s'affaiblissait à chaque minute. J'ai travaillé courageusement en ce monde et j'ai fait mon possible pour remplir mes devoirs. J'ai confiance en la miséricorde de Dieu.

Son regard devint vague et il ne balbutia plus que quelques mots confus.

Par un mouvement machinal, il attira vers lui les têtes des deux petites ; puis, levant les yeux vers le ciel, comme pour prier encore la Providence de les protéger, il rendit le dernier soupir.

Tandis que Mme Bartelle et Joseph Furetal s'occupaient de Toinette, qui poussait des cris déchirants, M. Morany et ses domestiques s'étaient hâtés de terminer leurs préparatifs de départ.

Tout blessé qu'ils étaient, Valentin voulaient se traîner jusqu'à eux ; mais il dut céder aux instances de Juliette, qui lui représenta que, dans l'état de faiblesse où il était, il ne pourrait que se faire tuer.

—Que deviendrais-je alors ! lui dit-elle ; que deviendraient mes pauvres enfants ?

En ce moment d'ailleurs, perdant toutes les forces qu'il avait dûes à l'excitation de la lutte et du danger, Valentin finit par s'évanouir.

Il resta longtemps dans cet état. Quand il revint à lui, les chariots de Morany et toute son escorte avaient disparu dans la forêt.

Un des Hottentots préposé à la garde des bœufs, qui paissaient non loin du camp, accourut bientôt tout effaré. Il annonça que M. Morany et son escorte avaient emmené une partie des bœufs de Mme Bartelle et dispersé les autres dans le bois. On s'aperçut aussi, quelques minutes plus tard, que Morany avait fait couper les harnais et les courroies d'attelage des bœufs de ses ennemis, et mis leurs chevaux en liberté.

Ces manœuvres retardèrent forcément le départ de Juliette et de Valentin.

(A CONTINUER.)

## LE PORTEFEUILLE ROUGE.

(Suite.)



ON Dieu..... mon Dieu reprit Périne avec une inquiétude renaissante, qu'as-tu donc ?

—J'ai ce qui pouvait m'arriver de pis, puisque je ne me tuais pas sur le coup, répliqua le saltimbanque.

—Tu me fais frissonner ! Qu'est-ce donc ?

—La cuisse cassée au-dessus du genou.

Périne poussa un cri d'angoisse.

—La cuisse cassée ? répéta-t-elle.

—Mon Dieu, oui.....ni plus ni moins.

—Mais, on peut en mourir.

—Parfaitement bien, surtout quand la fracture n'est pas soignée tout de suite.

—Que faire ? que faire ?

—Il n'y a pas deux partis à prendre. Si nous restons là en face l'un de l'autre, nous ne nous en tirerons jamais, et mon affaire est claire comme le jour. Vas donc au plus prochain village, et tâche de trouver des âmes charitables, des gens de bonne volonté, qui veuillent bien prendre soin de moi et me venir chercher ici.

—T'abandonner ! te laisser seul !

—Bah ! ce ne sera pas pour longtemps.

—Aimes-tu mieux, faute de secours, me voir crever dans ce fossé comme un chien ?

Jean Rosier s'interrompit, et deux ou trois jurons s'échappèrent de ses lèvres.

—Ah ! que je souffre ! cria-t-il ensuite, les damnés ne souffrent pas tant dans l'enfer ! Va vite, Périne ! ne perds pas une minute, pas une seconde, car je deviendrais fou, s'il me fallait endurer longtemps ces tortures !

—Oui, oui, j'y vais.....répondit la jeune femme dont la tête s'égarait, patience et courage, Jean ! espère ! Je laisse Georgette à côté de toi, et je vais t'amener du secours. Dans un instant je reviendrai, je te le promets, et je ne serai pas seule.

Tout en disant ce qui précède, Périne avait gravi rapidement le talus, du haut duquel nous avons vu dégringoler la carriole.

Une fois sur la route, par conséquent sur le plateau, elle s'orienta de son mieux et, au lieu de retourner en arrière, dans la direction de Rixviller, elle se mit à marcher rapidement en avant.

Son inspiration était bonne, car à peine avait-elle parcouru un espace de deux ou trois cents pas, qu'elle se trouva à l'extrémité d'une muraille couronnée de grands arbres, qui sans aucun doute devaient servir de clôture au parc d'une habitation.

Périne continua, et elle atteignit bientôt une grille d'apparence aristocratique, derrière laquelle une double ligne de grands marronniers indiquait une avenue et formait une voûte épaisse de branchages.

A l'extrémité de cette voûte (sorte de grandiose tunnel végétal), les elartés tombant des étoiles permettaient d'entrevoir en partie la façade blanche d'un bâtiment percé de fenêtres nombreuses. Une lueur assez vive brillait derrière les vitres

de l'une de ces fenêtres, et semblait annoncer qu'une personne au moins veillait encore dans l'habitation.

Périne se dit aussitôt qu'il lui fallait à tout prix attirer l'attention de cette personne. Mais de quelle façon s'y prendre ?

Elle essaya d'ouvrir la grille ; une lourde serrure la fermait solidement, il lui fut impossible même de l'ébranler.

Enfin elle découvrit une chaîne de fer pendant le long de l'un des pilastres. Elle la saisit et l'agita de toutes ses forces ; une cloche résonna dans le lointain et les aboiements furieux d'un chien répondirent à ce bruit qui troublait le silence de la nuit.

—On doit m'entendre.....on va venir ! pensait Périne en continuant à secouer la chaîne et à mettre la cloche en branle.

Effectivement, au bout de quelques minutes, les aboiements du chien se rapprochèrent et les sonorités d'un pas lourd retentirent sous la voûte de verdure de l'avenue.

Alors la forme rustique d'un jardinier sommairement vêtu surgit confusément dans l'obscurité.

De la main droite ce jardinier tenait un fusil double, plus grand que lui, et de la gauche il maintenait, non sans peine, à l'aide d'une corde passée dans son collier, un énorme chien de berger.

Arrivé à dix ou quinze pas de la grille, l'homme s'arrêta et d'une voix assez mal assurée, il formula cette manière de sommation.

—Je fais savoir au malfaiteur nocturne qui se permet de jeter la perturbation dans les alentours en carillonnant à une heure indue à la grille du parc, que s'il est animé des intentions les plus innocentes, il ait à en justifier présentement. Faute de quoi je lui déclare que je vais faire feu sur lui de mon fusil, qui est à deux coups, et qu'ensuite je lâcherai le chien, qui est très-méchant. Une fois, deux fois, trois, répondez ! qui que vous êtes ?

## V.—Secours.

—Je suis femme, s'écria Périne, une pauvre femme bien malheureuse."

Rassuré par cette déclaration, et surtout par l'organe évidemment féminin de son interlocutrice, l'homme au fusil double se rapprocha de la grille et regarda son interlocutrice à travers les barreaux.

—Une femme, répéta-t-il après un instant d'examen, une personne du sexe, C'est, ma foi, vrai.

Puis, changeant de ton, il ajouta :

—Mais ce n'est point une raison pour se permettre de carillonner au milieu de la nuit et d'importuner les gens dans leur premier sommeil ? Au fait, qu'est-ce que vous voulez ? Qu'est-ce que vous demandez ?

—Du secours, balbutia Périne.

—Pour qui ?

—Pour mon mari.....Notre carriole a versé, tout près d'ici, et il s'est cassé la jambe en tombant.

—Ah ! diable ! et où est-il, à l'heure qu'il est ?

—Dans le fossé, sur le lieu de l'accident.

L'homme au fusil double se tourna du côté de l'habitation qu'on entrevoyait dans le lointain, sous le verdoyant tunnel de l'avenue.

— Mme la comtesse n'est pas encore couchée, dit-il ensuite, on voit de la lumière dans sa chambre. Je vais la prévenir de ce qui se passe, et ensuite, si elle permet, je reviendrai avec des domestiques, nous ouvrirons la grille et nous porterons au château votre mari.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Périne, encore des retards !

— Dam ! vous comprenez, je ne puis prendre sur moi.....

— Mais si votre maîtresse allait ne pas consentir.....

— Oh ! quand à ce qui est de ça, aucun danger. Mme la comtesse est bonne comme le bon pain, et quand il s'agit de venir en aide à une créature qui souffre, elle ne sait pas ce que c'est que de dire nenni.

— Allez donc, alors, au nom du ciel, allez vite !

— Ne vous impatientez point, je reviens. Avant dix petites minutes, vous me reverrez.

Nous n'entreprendrons point de décrire les angoisses qui torturèrent Périne quand elle se vit seule de nouveau. L'attente et l'incertitude peuvent compter parmi les plus cruelles entre toutes les souffrances, et la malheureuse femme se répétait en frissonnant :

— S'il allait ne pas revenir !.....

Grâce au ciel, ce pressentiment funeste ne devait pas se réaliser. Avant que les dix minutes se fussent écoulées, les clartés de plusieurs lanternes brillèrent dans l'avenue, se rapprochèrent rapidement et le premier interlocuteur de Périne reparut, débarrassé de son chien et accompagné de deux valets.

Ceux-ci portaient un brancard improvisé sur lequel on avait placé un matelas.

La grille fut ouverte, et les trois hommes, guidés par Périne, se dirigèrent vers l'endroit où Georgette sanglottait à côté de son père, près du cheval mort et de la carriole brisée.

En voyant que l'accident avait eu lieu vis-à-vis le tas de cailloux placé au milieu de la grande route, l'homme au fusil double, qui sans aucun doute nourrissait certaines prétentions au titre de beau-parleur, s'écria :

— Saperlipopette ! je l'avais pourtant dit au cantonnier, à ce tantôt, qu'il serait cause de quelque malheur en encombrant comme ça le chemin nuitamment, avec sa pierraille. Il n'avait point voulu m'écouter et voilà que le malheur est arrivé tout justement comme je l'avais dit. C'est bien fait !

Personne ne remarqua cette étrange conclusion, et les domestiques étendirent sur le brancard, avec des précautions infinies, le saltimbanque qui souffrait mort et passion à chaque mouvement, et qui mordait son mouchoir de poche pour ne pas crier.

Chargés de ce fardeau, les valets gravirent, non sans peine, le talus, et reprirent le chemin de l'habitation.

Périne, le visage inondé de larmes muettes, et tenant par la main la petite Georgette, les suivit.

Le cortège venait de s'engager sous la sombre verdure de l'avenue lorsque Jean Rosier, étouffant de son mieux un juron que lui arrachait la douleur, demanda brusquement :

— Arriverons nous bientôt ?..... De par tous les diables, je souffre trop !

— Un peu de patience, mon brave, nous y sommes dans l'instant, répondit le beau parleur auquel nous donnerons désormais son vrai nom de Jérôme Pichard.

Disons tout de suite que Jérôme Pichard était devenu jardinier dans son âge mûr, après avoir rempli, durant les années de sa première jeunesse, les honorables fonctions de petit clerc chez le principal huissier du canton ; mais le jeune saute-ruisseau, mordant médiocrement aux assignations et aux saisies et ne rentra à l'étude que le soir quand il était chargé le matin de porter à domicile un papier timbré, son patron l'avait mis à la porte en le gratifiant d'un de ces coups de pied, gaillardement appliqué, qui faisait jadis le succès des pantomimes des Funambules.

— Où me portez-vous ? reprit Jean Rosier.

— Au château de Rochetaille, répliqua Jérôme, chez Mme la comtesse de Kéroual, une dame qui n'a point sa pareille pour ce qui est de la bonté, générosité, charité, et autres vertus généralement quelconques, apanage du beau sexe auquel nous devons nos mères et nos épouses, et je vous garantis, mon brave, que vous pouvez vous vanter d'avoir une fière chance de vous être démolé comme ça la patte tout près du château, car vous y serez soigné comme un roi.

Le saltimbanque poussa un soupir. Si consolante que fût la perspective offerte par Jérôme, elle ne parvenait point cependant à lui faire oublier les tortures qu'il endurait.

Le petit cortège avait parcouru l'avenue dans toute sa longueur et il atteignait une allée circulaire, contournant un gazon de forme elliptique, pour aller aboutir au péristyle du château.

Ce château, dont la construction remontait à la fin du dernier siècle, était une demeure élégante et gracieuse, mais sans importance, et méritait plutôt le titre de pavillon coquet que celui d'habitation seigneuriale.

Un perron de pierre blanche, à double rempe, placé au point central de la façade, juste en face de l'avenue et garanti du soleil et de la pluie par une marquise que soutenaient de frêles colonnettes, donnait accès dans les appartements du rez-de-chaussée.

— Voilà Mme la comtesse, dit à demi voix Jérôme à Périne en lui poussant le coude ; elle est descendue de sa chambre, elle vous attend, elle veut vous recevoir elle-même. Hein ! quelle brave dame !

Périne leva machinalement les yeux, et, à la lueur d'une lampe placée dans le vestibule, elle vit une forme blanche, svelte et gracieuse, debout sur la plus haute marche du perron.

Cette forme, ou plutôt cette femme, descendit les degrés, fit quelques pas au devant des nouveaux venus, et l'expression d'une pitié profonde se peignit sur son visage à l'aspect du blessé, pâle comme s'il n'avait pas une goutte de sang dans les veines, et les traits décomposés par la douleur.

Ensuite elle tourna ses grands yeux vers Périne et vers la petite Georgette, et une larme coula sur sa joue.

— Ce pauvre homme est votre mari ? demanda-t-elle d'une voix émue.

— Oui, Madame, répondit Périne

— Il souffre beaucoup ?

— Horriblement, madame.

— Oh ! oui, murmura le saltimbanque, horriblement..... je souffre à mourir.

— Rassurez-vous, reprit la comtesse, on ne meurt point d'une fracture, si grave et si douloureuse qu'elle soit d'ailleurs, et les soins les plus assidus vous seront prodigués. Nous vous guérirons, monsieur, je vous le promets, et nous ferons en sorte que votre rétablissement soit prompt.

Périne saisi la main de la jeune femme et la porta vivement à ses lèvres en balbutiant :

“ Oh ! madame, vous êtes bonne ; soyez bénie ! ”

La comtesse de Kéroual retira doucement sa main.

“ Ne me remerciez pas, dit-elle ; ce que je fais, ce que je veux faire est bien naturel. Qui donc ne s'estimerait heureux de soulager de tout son pouvoir une si grande infortune ? ”

Puis se penchant vers Georgette, dont elle couvrit les joues de baisers, elle ajouta :

“ Cette belle enfant est à vous ? ”

— Oui madame.

— Moi aussi, j'ai une fille, une fille de l'âge de la vôtre. Vous la verrez demain. Mais ce n'est pas à ces petit anges qu'il faut s'occuper cette nuit, c'est à celui qui souffre. ”

Mme de Kéroual se tourna vers les valets.

“ Portez le blessé dans la chambre bleue, leur dit-elle, le lit est tout préparé pour le recevoir. Le cabinet qui touche à cette chambre est grand, madame et sa fille y coucheront. ”

— Oh ! madame, interrompit Périne, ne songez pas à moi. Je veillerai près de mon mari.

— Vous ne pouvez veiller toujours ; il faudra ménager vos forces, vous en aurez besoin. J'exige donc que vous vous reposiez cette nuit. ”

Les valets gravirent les marches du perron et se dirigèrent vers la chambre bleue.

Mme de Kéroual les suivit, et, aussitôt qu'ils eurent placé Jean Rosier sur le lit, non sans lui arracher, malgré toutes leurs précautions, des imprécations sourdes et des plaintes étouffées, elle demanda à l'un de ces hommes :

“ Savez-vous, Pierre, si le successeur du docteur Gérardmer, le nouveau médecin qu'on attend à Rixviller, est arrivé ? ”

— Je ne sais pas, madame la comtesse, répondit le valet de chambre.

— Mais je sais, moi ! s'écria triomphalement Jérôme Richard ; il est arrivé depuis plus d'une quinzaine : il s'appelle le docteur Perrin : sa famille a du bien dans la Haute-Saône, du côté de Vesoul ; il a étudié à Paris ; c'est un habile homme, à ce qu'on prétend.

— Et, reprit la jeune femme, vous, Jérôme, qui êtes si bien renseigné, savez-vous aussi où il demeure ? ”

— Certainement, madame la comtesse. Je suis la gazette du pays, moi, sauf le respect que je dois à madame la comtesse. Le docteur Perrin loge à l'auberge du *Chevreuil-d'Argent*, chez la veuve Monique Clerget (une brave femme) en attendant que les ouvriers aient fini d'arranger pour lui l'ancienne maison du docteur Gérardmer.

— Vous entendez, Pierre, reprit Mme de Kéroual ; vous allez seller deux chevaux, vous monterez l'un, vous conduirez l'autre en main, vous galoperez jusqu'à Rixviller et vous ramènerez avec vous le nouveau médecin, en le prévenant qu'il s'agit de réduire une fraction, afin qu'il se munisse de tous les instruments qui lui peuvent être nécessaire. Ne perdez pas une minute et ne ménagez point les chevaux. Il faut que dans une heure et demie vous soyez de retour.

— Madame la comtesse peut-être tranquille, reprit le valet de chambre. Dick et Dolly sont de bonnes bêtes : nous irons comme le vent. ”

Il sortit de la chambre, et, au bout de cinq minutes, on entendit retentir, sous les grands arbres de l'avenue, le galop impétueux de deux chevaux.

— Patience et courage ! murmura Mme. de Kéroual en s'approchant du blessé ; le docteur a be-

soin de se créer une clientèle dans le pays, il ne se fera pas attendre, et, Dieu aidant, tout ira bien. ”

Jean Rosier ne répondit que par un long soupir.

“ Le docteur, sans doute, aura besoin de bandes, reprit la comtesse en s'adressant à Périne et en allumant des bougies ; si vous le voulez bien, madame, nous allons en préparer ensemble. Il y a deux lits dans ce cabinet, ajouta-t-elle en ouvrant une porte. Pendant que je vais aller chercher du linge, couchez votre chère petite fille ; la pauvre enfant tombe de fatigue, et, à son âge, rien ne saurait remplacer le sommeil. ”

Puis Mme. de Kéroual, prenant un flambeau sur la cheminée, sortit de la chambre sans attendre la réponse de Périne.

Cette dernière joignit les mains et murmura des lèvres et du cœur cette fervante action de grâces :

“ Seigneur, mon Dieu, au milieu de mon infortune, votre bonté me gardait une consolation : vous m'avez amenée dans la maison d'un ange ! ”

#### VI.—Au château.

Précédons le docteur au château et franchissons le seuil de la pièce où Mme de Kéroual avait transporter le blessé.

Cette pièce, dite la chambre bleue à cause de la couleur de ses tentures et de l'étoffe qui garnissait les meubles, était située au rez-de-chaussée et de dimensions assez vastes.

Au moment où nous venons d'y pénétrer, les clartés d'une lampe posée sur une petite table ronde l'éclairaient faiblement et laissaient des ténèbres à peine transparentes se loger dans les angles.

Jean Rosier, étendu tout habillé sur le lit, semblait endormi, du moins il avait les yeux fermés, mais les involontaires crispations de son visage, livide comme un masque de cire vierge, et de grosses gouttes de sueur coulant sur son front, témoignaient d'une veille douloureuse et remplie d'angoisses.

Au milieu de la chambre, Périne et Mme de Kéroual, assises en face l'une de l'autre, de chaque côté de la petite table, taillaient des bandes dans un grand morceau de toile blanche.

La lumière de la lampe, tombant en plein sur les traits de la jeune veuve, va nous permettre de tracer d'elle un croquis rapide.

Nous avons entendu Monique Clerget, l'aubergiste du *Chevreuil d'Argent*, dire au docteur Perrin que la comtesse avait trente ans à peine.

Nous ajouterons qu'elle semblait en avoir tout au plus vingt-cinq, et qu'il était impossible de voir un visage, sinon plus régulièrement beau, du moins plus doux et plus sympathique.

Mme de Kéroual réalisait le type accompli de la blonde aux yeux bleus ; l'opulence de sa chevelure était incomparable, ainsi que l'exquise et délicate pâleur de son teint et la profondeur infinie de ses prunelles mélancoliques.

Cette expression de mélancolie se retrouvait dans les traits de la comtesse, dans son attitude, dans ses fréquentes distractions, et, même lorsque souriaient ses lèvres, il y avait dans leur sourire de la mélancolie.

Beaucoup de gens attribuaient cette tristesse continuelle au chagrin persistant que causait à la comtesse la mort d'un mari qu'elle adorait. Ceux qui croyaient cela avaient raison en apparence, mais peut-être se trompaient-ils en réalité.

Mme de Kéroual était de taille moyenne, admirablement bien faite, et gracieuse jusque dans ses moindres mouvements. Elle avait brillé jadis parmi les étoiles aristocratiques de l'élégance parisienne. Maintenant qu'elle vivait à la campagne, dans

une retraite presque absolue, ses ajustements se recommandaient par une complète simplicité que rehaussait un goût inimitable.

Veuve depuis deux ans, Mme de Kéroual ne portait plus le grand deuil, mais elle n'avait point repris les étoffes de couleurs vives. En ce moment elle portait une robe de taffetas, à larges rayures blanches et noires. Une ceinture noire, à boucle de filigrane d'argent, serrait sa taille fine et souple. Son admirable chevelure, négligemment tordue derrière sa tête, n'avait d'autre ornement qu'une étroite fanchon de dentelle.

Rien ne se pouvait imaginer de plus complet que le contraste de ces deux femmes, jeunes et belles l'une et l'autre, assises à cette table sous les feux de la lampe qui mettaient vigoureusement en relief leurs beautés si différentes.

Mme de Kéroual offrait aux regards la fleur exquise et délicate de la distinction patricienne. Tout en elle décelait la race, depuis sa main longue et fine, jusqu'à son pied étroit et cambré.

Périne, au contraire, était l'incarnation de la beauté plébéienne, forte et vaillante, ayant son charme aussi, mais d'une autre nature, et devant produire sur les âmes plus sensuelles que délicates, une impression violente et profonde.

La femme du monde et la femme du peuple se livraient d'une façon presque silencieuse au travail qui les réunissait dans une pensée commune.

Périne avait raconté sommairement à la comtesse la catastrophe dont Jean Rosier était devenu la victime, en se gardant bien d'ajouter que l'ivresse du saltimbanque, amenant le sommeil à sa suite, avait été la première cause de cette catastrophe.

Après ce court récit le silence s'était établi et ne se rompait plus qu'à de longs intervalles.

Périne s'absorbait dans son chagrin, et la comtesse, croyant Jean Rosier endormi, craignait de le réveiller en parlant, même à voix basse.

Georgette dormait dans la pièce voisine, et le bruit de sa respiration douce et calme, arrivait jusqu'à Mme de Kéroual qui se mettait alors à rêver à sa propre fille, à sa petite Marthe adorée.

Tout à coup le bruit du galop de deux chevaux retentit dans l'avenue et se rapprocha avec une extrême rapidité.

Périne avait tressailli. La comtesse se leva.

« Voici mon domestique qui revient, dit-elle, il ramène sans doute le médecin. »

— Dieu le veuille ! murmura Périne, oui, Dieu le veuille, car, avec les soins du médecin, le soulagement sera prompt sans doute, et le danger disparaîtra.

Les chevaux venaient d'atteindre l'allée circulaire qui contournait la pelouse ; ils la parcouraient en quelques élans et s'arrêtèrent au bas du perron où Jérôme Pichard attendait avec une lanterne.

Mme de Kéroual s'approcha de la fenêtre et regarda au dehors, puis, se tournant vers Périne, elle dit :

« Bonne nouvelle, madame, mon domestique n'est pas seul, et la personne qui l'accompagne ne peut-être que le docteur. Dans quelques minutes, j'en suis sûre, vous serez tranquilisée complètement à l'égard de votre mari. »

La femme de Jean Rosier allait répondre lorsque la porte de la chambre bleue s'ouvrit, et M. Perrin se montra sur le seuil, accompagné de Jérôme Pichard qui dit, en lui désignant la jeune veuve :

« Voilà Mme la comtesse. »

Le médecin s'inclina respectueusement et, tout en s'inclinant, il pensait :

« Monique Clerget m'en avait pas dit assez. Elle

est plus que jolie, cette jeune femme, elle est charmante ! »

Puis, tout haut, il ajouta :

« Vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer chercher, madame la comtesse. Je me rends à vos ordres avec empressement. »

Mme de Kéroual, habituée de longue date aux soixante dix ans, à la trogne rouge, à la perruque grise, à la vieille redingote verte et aux longues guêtres grises du docteur Gérardmer, ne put se défendre d'un vif mouvement de surprise en voyant devant elle un homme jeune, élégant et de bonne mine. Cette surprise alla presque jusqu'à l'incrédulité.

« Eh ! quoi, monsieur, fit-elle, sans parvenir à cacher son étonnement, c'est vous qui êtes le docteur..... »

Elle s'interrompit.

« Le docteur Louis Perrin, madame, acheva le jeune homme, en ayant quelque peine à ne pas sourire de la stupeur naïve que causait sa présence. Je suis arrivé à Rixviller depuis une quinzaine de jours ; je remplace un homme savant et estimable, auquel vous aviez bien voulu, madame la comtesse, accorder votre confiance. Si l'on était venu, cette nuit, me chercher de votre part, j'aurais eu l'honneur de me présenter demain au château pour vous offrir mes respects d'abord, et pour vous demander ensuite de vouloir bien me continuer la confiance que mon prédécesseur avait su mériter. »

— Il s'exprime à merveille, ce jeune homme, et vraiment il a bonne façon, » se dit tout bas Mme de Kéroual.

Puis elle répondit :

« Vous voyez, monsieur le docteur, que j'avais prévenu vos désirs avant même de les connaître. »

Louis Perrin s'inclina de nouveau.

« Si le valet de chambre, qui m'a servi de guide ne s'est point trompé, fit-il ensuite, il s'agit d'une fracture. »

— Oui, monsieur le docteur, et d'une fracture qui, malheureusement, je le crains, est d'une certaine gravité.

— Où est le blessé ? »

Mme de Kéroual allait désigner le lit sur lequel reposait Jean Rosier, mais ce dernier ne lui en laissa pas le temps ; il fit un mouvement comme pour se soulever, et il s'écria :

« Je suis ici, monsieur le docteur, et je vous attendais avec bien de l'impatience, car il me semble que toutes les aiguilles de la terre, rougies au feu, m'entrent dans la chair, et que la moëlle de mes os s'en va goutte à goutte. »

— Nous allons faire en sorte de vous soulager, monsieur, répliqua Louis Perrin, et j'espère bien que nous y réussirons. »

Il se tourna vers Mme de Kéroual, et il demanda :

« Auriez-vous par hasard une glacière au château, madame la comtesse ? »

— Oui docteur j'en ai une.

— Voilà qui se trouve à merveille et va nous être d'un grand secours. Soyez assez bonne, je vous en prie, pour me faire apporter de la glace et quelques planchettes de bois mince qui me seront indispensables. »

Jérôme Pichard curieux à l'excès, se trouvait dans la chambre.

« Vous avez entendu Jérôme, lui dit la comtesse allez, et hâtez-vous. »

Le jardinier sortit.

« Je possède une petite pharmacie de campagne, reprit la jeune femme. Je vais la faire apporter ici. »

—J'allais vous le demander. J'oserai vous prier de vouloir bien vous éloigner pour un peu de temps, ainsi que madame. (Le médecin désignait Périne). Car je vais commencer à déshabiller le blessé.

—Je reste, moi, murmura Périne, je suis sa femme.

—Je vais attendre là, dans cette pièce répondit la comtesse en désignant la chambre où dormait Georgette. Si vous aviez besoin de moi, monsieur le docteur, ou de quelque chose qu'il soit en mon pouvoir de vous procurer, frappez à cette porte."

Elle se rapprocha de Périne, lui prit les mains et les serra affectueusement, en ajoutant :

"Courage et bon espoir. Soyez forte ! tout ira bien, j'en ai le pressentiment. Je ne sais pourquoi, mais ce médecin, malgré sa jeunesse, m'inspire à première vue la plus grande confiance.

—Et à moi aussi, balbutia Périne. Soyez donc sans inquiétude, madame, je n'aurai pas d'inutile faiblesse. N'ai-je pas d'ailleurs une preuve que Dieu ne nous abandonnera point ? Il nous protège visiblement, puisqu'il nous a conduit ici !"

Mme de Kéroual se retira dans le cabinet dont elle referma la porte sur elle.

Jérôme Pichard reparut avec des planchettes et un grand seau de glace. Pierre, le valet de chambre, apporta la petite pharmacie. Une pile de bandes, préparées par la comtesse et Périne, attendait sur la table ; le docteur tira sa trousse de la poche de côté de sa redingotte. Il enleva les guêtres et la chaussure, il fendit dans toute sa longueur la culotte de Jean Rosier, et il commença cette opération délicate et difficile qu'on nomme la réduction d'une fracture.

Nous ne ferons point assister nos lecteurs aux détails de cette opération qui fut terminée en moins d'une heure.

Des éclisses habilement ajustées maintenaient la cuisse dans un état d'immobilité absolue. Des gouttes d'eau glacée tombant une à une sur le bandage entretenaient une fraîcheur salubre et prévenaient le danger d'une inflammation.

Jean Rosier éprouvait un immense soulagement, et ne se lassait point de répéter qu'il lui semblait être en paradis.

Périne, complètement rassurée, prodiguait tout à la foi à Dieu et au jeune médecin les expressions de sa reconnaissance.

Louis Perrin se dirigea vers le cabinet où Mme de Kéroual veillait à côté de la petite Georgette endormie ; il frappa doucement à la porte, en disant :

"Si madame la comtesse veut revenir, c'est tout à fait fini."

La jeune veuve rentra aussitôt.

"Eh bien, docteur, demanda-t-elle, êtes-vous content ?

—On ne peut plus, madame la comtesse. La fracture était simple.....aucune complication ne se présentait. L'opération a marché comme sur des roulettes. Un étudiant de première année s'en serait tiré.

—Ah ! docteur, fit Mme de Kéroual en souriant, vous êtes modeste.

—Non, madame, je suis sincère, voilà tout. Bref, dans un mois ou cinq semaines, la guérison sera complète, je l'affirme.....et je crois pouvoir ajouter que le blessé ne boitera pas.

—Ah ! monsieur le docteur, s'écria Périne saisissant avec une irrésistible effusion les deux mains du jeune homme, soyez béni pour cette heureuse nouvelle !

—Docteur, dit à son tour Mme de Kéroual, je

suis heureuse que vos débuts au château de Rochetaille, dont vous êtes désormais le médecin en titre, soient couronnés d'un si complet succès.

—Et moi aussi, madame la comtesse, j'en suis bien heureux, répliqua Louis Perrin. Seulement je vous le répète, il ne faudrait pas vous exagérer mon mérite. Ma bonne étoile et celle de notre blessé avaient réduit mon rôle, en tout ceci, à fort peu de chose. Maintenant, voici mon ordonnance ; elle est très-simples. La chose dont le malade, en ce moment, a le plus besoin, c'est de calme et de repos. Or, le soulagement qu'il éprouve amènera sans aucun doute le sommeil à sa suite. Laissons-le donc dormir, et allons en faire autant..... je reviendrai demain visiter l'appareil.

—Demain ? répéta Mme de Kéroual. Songez-vous à retourner cette nuit à Rixviller.

—Certainement, madame la comtesse, et je vais me mettre en route sur-le-champ. La nuit est belle, la route est bonne, et la distance est d'une lieue et demie, tout au plus. J'irai le mieux du monde à pied, et je ferai le trajet en une petite heure.

—Je n'approuve pas du tout ce projet, répliqua la jeune veuve, et j'ai donné l'ordre déjà de vous préparer une chambre. On va vous y conduire. Demain matin, vous examinerez l'appareil, vous déjeunerez au château et mon cocher vous ramènera en voiture à Rixviller.

—Mais, madame la comtesse.....

—Oh ! point de mais, interrompit Léonie en riant. Un amour-propre, exagéré peut-être, me fait croire que j'ai fort bien arrangé les choses. Ne détruisez pas cette illusion. D'ailleurs, un médecin doit être l'esclave de ses malades."

Après avoir formulé cet axiome un peu paradoxal, la comtesse ajouta :

"Pierre, conduisez à sa chambre M. le docteur, et veillez à ce qu'il ne manque de rien.

Louis Perrin s'inclina.

"Madame la comtesse, fit-il ensuite, j'obéis."

Et tout en suivant le domestique, il se disait tout bas :

"En vérité, cette femme est adorable !

#### VII.—Georgette et Berthe.

Les prévisions du médecin se réalisèrent. A peine Jean Rosier se trouva-t-il seul dans la chambre bleue, et tout bruit eut-il cessé de se faire autour de lui, qu'il s'endormit d'un calme et profond sommeil pour ne se réveiller que bien longtemps après le lever du soleil.

Périne avait résolu d'abord de passer la nuit auprès de son mari, mais Mme de Kéroual lui ayant fait comprendre que ce serait une inutile fatigue, elle s'était décidée à partager le cabinet où couchait Georgette, et, après tant de fatigue et d'anxieuses, le sommeil ne s'était point fait attendre, mais un sommeil agité, fiévreux, peuplé de mauvais rêves et de sombres images.

Il n'avait fallu à la comtesse qu'un coup d'œil jeté sur les quasi haillons de Périne et de Georgette, pour lui faire comprendre que les hôtes accueillis par sa charité se trouvaient dans la plus profonde misère.

Le résultat de cette découverte fut que la saltimbanque, en ouvrant les yeux, vit sur une chaise, au pied de son lit, des vêtements d'une grande simplicité, mais presque neufs et parfaitement propres, pour elle-même, et un frais et charmant costume pour Georgette.

En présence de cette charité si ingénieuse, de cette attention si délicate et si touchante, Périne sentit un attendrissement profond s'emparer de tout

son être ; des larmes abondantes inondèrent ses joues, mais cette fois ce n'était pas le chagrin qui les faisait couler.

Elle s'empressa de quitter son lit, et, après être allée s'assurer dans la chambre voisine que le visage de son mari n'exprimait aucune souffrance, et que son paisible sommeil semblait devoir se prolonger encore, elle se livra aux détails minutieux d'une toilette inaccoutumée avec cette coquetterie toute féminine dont elle semblait avoir oublié depuis longtemps les secrets.

Une haute glace surmontait le marbre de la cheminée, et sur ce marbre avaient été placés, par les ordres de la comtesse, des peignes, des brosses, des savons, etc.

Périne accorda des soins particulier à son admirable chevelure d'un brun fauve, naturellement ondée, et si épaisse qu'elle n'en pouvait qu'à grand-peine rassembler dans ses mains la prodigieuse splendeur. Elle la devisa en plusieurs et lourdes nattes qui tombaient jusqu'à ses reins, et avec ces nattes, tordues autour de sa tête comme un casque aux reflets moirés, elle se fit une coiffure pittoresque et charmante, un peu bohémienne peut-être, mais qui certes aurait arraché des cris d'admiration à un peintre ou à un sculpteur.

Elle revêtit ensuite, avec un sentiment de bien-être inexprimable, le linge blanc et les vêtements apprêtés pour elle, et qui dessinaient les irréprochables contours de sa taille et de son buste, comme si la main d'une habile couturière les avait taillés à son intention.

Ceci fait, et comme Georgette venait d'ouvrir enfin les yeux et regardait avec étonnement les tentures de cette chambre inconnue, si différente des affreux galetas d'auberges borgnes dans lesquels elle avait l'habitude de se réveiller, Périne s'occupa de procéder à la toilette de l'enfant avec les mêmes soins qu'elle venait d'apporter à la sienne.

Et Dieu sait quel délire s'empara du cœur de la mère en voyant devenir plus adorable encore, sous ce costume frais et printannier, l'adorable *baby* dont nous avons tracé un croquis rapide dans l'un des premiers chapitres de ce livre.

On frappa doucement à cette dernière porte.

Périne courut ouvrir et se trouva face à face avec la comtesse de Kéroual.

— Oh ! madame, balbutia-t-elle, j'attendais avec impatience le moment où il me serait permis de vous remercier. Mais ce que mon cœur sent profondément, ma bouche ne sait pas le dire..... les mots me manquent pour vous exprimer ma reconnaissance profonde..... infinie.....

— Chut ! chut ! interrompit la comtesse et souriant, pas un mot de plus à ce sujet, si vous ne voulez me désobliger. J'ai fait mon devoir, voilà tout ; et c'est moi qui suis bien heureuse d'avoir pu venir en aide à un bon et brave cœur comme le vôtre.

Mme. de Kéroual, en disant ce qui précède, leva les yeux sur Périne et s'arrêta comme éblouie. Quelques heures de sommeil, une coiffure soignée, des vêtements propres, avaient suffi pour opérer une si complète métamorphose que c'est à peine si elle reconnaissait la jeune femme.

— Ah ! fit-elle avec une admiration naïve à laquelle il lui fut impossible d'imposer silence ; ah ! que vous êtes belle !

Périne devint pourpre ; elle baissa la tête, et prit machinalement Georgette dans ses bras comme pour la présenter à la comtesse.

— Toi aussi, madame, tu est bien belle ! s'écria

la petite fille à laquelle les paroles de Mme de Kéroual n'avaient point échappé ; embrasse-moi.

— De tout mon cœur ! répliqua la comtesse en riant et en appuyant ses lèvres sur les joues roses et blanches du délicieux bébé qui lui jeta les bras autour du cou et lui rendit avec usure ses baisers.

— Cette enfant est aussi gracieuse que jolie, reprit la comtesse. Ma fille à moi, ma petite Marthe, sait depuis un instant qu'elle aura ce matin, pour ses jeux une compagne de son âge et elle est presque folle de joie.

— Tu as une petite fille, madame, demanda Georgette qui accoutumée à vivre pour ainsi dire en public, et à voir presque sans cesse beaucoup de monde autour d'elle, ne brillait point par la timidité.

— Oui, mon enfant, répondit la comtesse.

— Pas plus grande que moi ?

— Juste de la même taille.

— Et je jouerai avec elle ?

— Certainement.

— Et elle a des joujoux ?

— En quantité.

— Et elle me les prêtera ?

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

— Et ce sera bientôt ?

Georgette se mit à s'agiter dans les bras de sa mère en frappant ses deux mains l'une contre l'autre et en s'écriant :

Quel bonheur ! quel bonheur ! et que je suis contente !

— Maintenant, demanda la comtesse, parlons de choses vraiment sérieuses. Comment va notre blessé ?

— Aussi bien que possible, du moins je l'espère. Je suis entrée dans sa chambre il y a quelques instants, il dormait encore et son sommeil était paisible.

— Voilà qui me paraît d'un favorable augure et j'espère que le docteur va nous confirmer ces heureux pronostics.

Cet espoir fut réalisé

Louis Perrin descendait en ce moment. Il déclara que la situation de Jean Rosier était exceptionnellement satisfaisante, et qu'elle dépassait ses prévisions de la veille. Aucun symptômes d'inflammation ne se manifestait ; la fièvre ne venait pas ; la guérison marchait à pas de géant.

Tandis que le docteur formulait ces oracles rassurants, on entendait une voix enfantine crier dans la cour, sous les fenêtres de la chambre où tous nos personnages se trouvaient réunis :

— Maman ! Maman ! où es tu donc ?

Le moment était venu de réunir les deux enfants.

Mme de Kéroual prit Georgette par la main, sortit avec elle de la chambre du blessé, et, la conduisant sur le perron, fit un signe à Berthe qui, voyant que ses appels restaient sans résultat, s'était mis à gambader en poursuivant un papillon.

L'enfant accourut, ivre de joie, avec des bonds extravagants de jeune chamois.

— Berthe, lui dit la comtesse en mettant sa main mignonne dans la main de Georgette, voici la petite fille que j'ai promis de te donner. Mais souviens-toi que si tu n'est point pour elle douce et bonne, si tu ne partages pas tes joujoux avec elle, en lui laissant choisir ceux qu'elle aimera le mieux, si, enfin, tu ne la rends pas complètement heureuse, je te la reprendrai tout de suite et je ne te la rendrai plus.

(A continuer.)

## DAVID LIVINGSTONE.

### I.—LE PREMIER VOYAGEUR CONTEMPORAIN.—JEUNESSE DE LIVINGSTONE.

« Quel est le premier voyageur contemporain ? » se demande-t-on souvent. Il est d'ordinaire assez difficile de classer les gens d'après leur mérite, la valeur intellectuelle ne pouvant se mesurer au poids et au pied ; mais cette fois, par exception, la réponse ne reste pas douteuse : « Le premier voyageur contemporain est Livingstone. »

Cet intrépide explorateur, qui vient de succomber à son excès de dévouement dans des régions qu'aucun Européen n'avait exploré avant lui, a découvert la plus grande partie de l'Afrique Australe ; c'est donc presque le révélateur de tout un monde.

Observateur de forte race, Livingstone cachait sous des dehors quelque peu âpres une âme aussi sensible qu'énergique.

Examinez les lignes accentuées de son visage, cet aspect presque rustique, évidemment ce ne peut-être là le portrait d'un homme façonné aux usages de la vie mondaine ; mais la franchise, la droiture se peignent à merveille sur cette physionomie, qu'on prendrait volontiers pour celle de quelque paysan aisé des Highlands.

Le front, assez puissamment sculpté, indique la pénétration, l'observation, la hardiesse, la persévérance. Son regard assuré n'a rien d'arrogant. Sa parole est franche. Il représente la force qui ne tient pas à s'affirmer, précisément parce qu'elle se reconnaît puissante.

Livingstone naquit en 1815 à Blantyre, village écossais ; encore enfant, il se fit remarquer, moins par ses dispositions exceptionnelles que par la tenacité de ses principes, que la fermeté de ses convictions. Il ne chercha pas, comme tant d'autres, à percer quand même ; avant tout il était ambitieux de savoir et d'estime.

Ses parents, simples cultivateurs, ne pouvant prévoir l'avenir réservé au jeune homme sans fortune, sans éducation, qui grandissait parmi eux, lui avaient dit : « Tu seras ouvrier comme nous. » Il obéit. Durant plusieurs années, il fut pauvre apprenti dans une manufacture. Que de combats se livrèrent alors dans son esprit ! Ses aspirations, ses rêves d'homme de génie le poussaient en avant ; le devoir, la nécessité le rivaient à un labeur matériel !

Il y a là, dans cette existence, des pages singulièrement émouvantes ;—la jeunesse de la plupart de nos grands hommes est un terrible temps d'épreuve. « Avant d'arriver à la gloire, dit un ancien adage, il vous faudra soulever des montagnes. » Des obstacles ne manquaient pas à Livingstone ; aussi rien de plus saisissant que de le suivre dans cette lutte avec le destin, qui semble vouloir faire de lui un humble ouvrier, et sa volonté, qui le porte à s'élever, à s'élever toujours.

Il partagea son existence en deux parts : on le voyait debout avant ses jeunes camarades ; il méditait, il lisait. A l'heure précise, il se rendait à l'atelier, un livre sous le bras. On sonnait la cloche, et, tandis que les ouvriers allaient se reposer, il se remettait à feuilleter de nouveau ses livres, à apprendre le latin, les mathématiques, l'histoire, la géographie, la littérature, la théologie.

Il a décrit lui-même cette pénible existence ; écoutez : « Je continuais, dit-il, mes études pendant les heures que je passais à la filature, en plaçant mon livre sur le métier, de manière à saisir les phrases les unes après les autres, tout en marchant pour faire ma besogne ; j'étudiais ainsi constamment sans être troublé par le bruit des machines ; c'est à cela que je dois la faculté de m'abstraire complètement du bruit que l'on fait à côté de moi et de pouvoir lire et écrire tout à mon aise au milieu d'enfants qui jouent

ou dans une réunion de sauvage qui dansent et qui hurlent.

« A dix-neuf ans, je devins tisserand et j'eus un métier à conduire ; c'était une profession extrêmement pénible, mais j'étais payé en conséquence de la peine que j'avais, et cela me mit à même de passer l'hiver à Glasgow, de m'y suffire, d'y poursuivre mes études médicales, d'y apprendre le grec et d'assister aux cours de théologie. »

### II.—COMBAT AVEC UN LION.—DISCOURS ADRESSÉS AUX LIONS—LES GRANDES CHASSES.—CONVERSIONS DIFFICILES.

En possession du titre de docteur, de plus missionnaire, Livingstone médite d'aller prêcher la religion chrétienne dans l'extrême Orient : plus de 500 millions d'hommes sont encore là aujourd'hui sectaires de Bouddha ? Il s'embarque pour la Chine ;—en route il s'arrête au Cap, il apprend que la guerre dite *de l'opium*, faite par l'Angleterre, rend presque impossible toute tentative d'apostolat, dans l'intérieur de l'empire chinois ; il modifie ses plans. Qu'importe du reste ? Il ne convertira pas des disciples de Fo, mais il ira porter la parole de l'Evangile parmi les païens de l'Afrique.

Avant tout, il se marie ; il épouse la fille du docteur Moffat, habituée depuis quelques années au climat et aux usages de l'Afrique méridionale. Ses préparatifs terminés, il s'aventure vers le nord à la manière des émigrants allemands, c'est-à-dire avec sa famille, à la tête d'une petite troupe d'hommes hardis, au milieu desquels se trouvent deux intrépides chasseurs, Murray et Oswell.

Les voyageurs formaient une véritable caravane ; un wagon massif, traîné par cinq paires de bœufs, les emmenait tant bien que mal à travers des sentiers pierreux, à travers des plaines desséchées ou couvertes de ronces. Quelques indigènes dévoués les précédèrent et les suivaient. C'est ainsi que l'on franchit, pour ainsi dire d'une seule traite, plusieurs centaines de lieues. On finit par atteindre les bords du fleuve Orange ; de là on se porta vers Kourouman. C'est dans les environs que Livingstone eut une dramatique aventure de chasse.

Un lion répandait la terreur parmi les sauvages ; l'excellent missionnaire n'hésite pas, il prend vaillamment sa carabine et suit la piste du monstre, qui de son côté se préparait aussi à faire bonne chasse. Le combat s'engage, le pauvre docteur roule plus mort que vif sous les griffes de son adversaire. Sans le secours providentiel d'un sauvage qui, en poussant des cris attira sur lui-même la fureur du lion, c'en était fait du grand voyageur ; il n'avait plus qu'à rendre son âme à Dieu ; et, lui mort à cette époque, l'Afrique méridionale serait peut-être encore aujourd'hui aussi peu connue que le centre de l'Australie.

Ce début peu engageant ne découragea pas Livingstone, qui plus d'une fois encore eut à se mesurer avec les chefs à crinière fauve. Les Européens sont presque les seuls à oser combattre face à face les grandes espèces félines ; aussi bien au nord qu'au sud du continent africain, les lions inspirent une sorte de terreur superstitieuse ; chercher à triompher d'eux semble même impossible. Ce sont des oppresseurs implacables, on s'incline devant leur puissance. Il n'est pas rare de voir les sauvages s'efforcer de les attendrir par des supplications, par des discours sarcastiques ou respectueux et complimenteurs.

Bon nombre de tribus s'imaginent en effet que l'âme des chefs transmigre et entre de préférence dans le corps des lions. Quelle satire ingénue se cache dans cette superstition populaire ?

Un lion se met-il à réveiller un village en poussant des gémissements, un des indigènes l'apostrophe de la manière suivante :

« Vous êtes chef, c'est vous qui le dites ! Quel genre de chef êtes-vous, pour venir dans l'ombre essayer de nous dérober notre viande ? N'êtes-vous pas honteux ? Un joli chef, vraiment ! C'est une pierre que vous avez dans le cœur ! Vous ne pensez qu'à vous ! vous n'avez pas l'âme d'un chef ! »

D'autres sauvages, peut-être mieux inspirés, interpellent ainsi :

« Grand chef ! vous rugissez, vous dites que vous avez faim, toujours faim ! Vous voulez tout dévorer, vous avez bien le cœur d'un chef ! »

Tandis que Livingstone s'occupait de réunir des collections d'insectes et de répandre la religion chrétienne ou

tout au moins les principes élémentaires de la morale, ses amis Oswell et Murray devenaient les héros de chasses merveilleuses. Que sont nos forêts dites *giboycuses* à côté de ces contrées, où tous les animaux de la création semblent confondus ? On y trouve, entre autres, des buffles, des girafes, des antilopes, des gazelles, des zébrés, des rhinocéros, des éléphants, des centaines de variétés d'oiseaux et beaucoup trop de reptiles.

« Il y a, dit notre voyageur, une surabondance de vie qui tient du prestige. Ainsi, à une certaine époque de l'année, les ibis arrivent par bandes innombrables, accompagnées d'un nombre incroyable d'oiseaux aquatiques ; il est des bancs de sable dont la couleur disparaissait entièrement sous les canards qui les couvrent. J'ai ramassé quatorze de ces animaux après un coup de fusil. D'au-



DAVID LIVINGSTONE, d'après une photographie.

tres endroits sont chargés de pélicans ; les rives sont bigarrées d'oiseaux de diverses couleurs...»

On exécute de véritables razzias au milieu de cette faune exubérante : une des méthodes pratiquées rappelle précisément un procédé de chasse mis en usage par nos aïeux les Gaulois : les sauvages africains dressent des palissades en forme de V et creusent au sommet de l'angle un fossé vaste et profond. Les haies se prolongent indéfiniment à travers les forêts et les hautes herbes. La chasse commence : hurra ! Jeunes gens, vieillards, enfants se déploient en longues, et, jetant au ciel d'infénales clameurs, poussent devant eux tous les animaux qui croient trouver un refuge dans cette impasse. Ne se doutant pas du précipice béant à l'extrémité des palissades, ceux-ci courent affolés et tombent pêle-mêle dans le gouffre. Voilà le triomphe ! Le lendemain et les jours suivants, on ne manque pas de venaison dans le pays.

Eh bien ! les compagnons de Livingstone préféraient à ce *hapo* (c'est le nom de ces pièges) les péripéties drama-

tiques de la chasse à la carabine au milieu de jungles infestées de tigres, de lions, de crocodiles et de serpents. Traquer les éléphants, c'était surtout une de leurs grandes joies. On les prit d'abord pour des fous ou des misérables ; dans leur bon sens, les indigènes ne pouvaient s'imaginer qu'on vint chez eux pour mener une existence aussi pénible, aussi dangereuse : « Ces gens-là, disaient-ils à Livingstone, ont perdu la tête. Quoi ! s'exposer à de pareilles souffrances pour quelques morceaux de viande ! Doivent-ils être pauvres ! »

Livingstone eut grand'peine à leur faire entendre que ses compagnons de voyage jouissaient d'une assez grande fortune et qu'ils étaient entraînés par le seul attrait de la chasse. Raisonnerait-on plus juste chez les Hottentots qu'en Europe ?

Sur bien d'autres chapitres, les habitants de ces régions témoignent d'une intelligence étrangement bornée ; aussi le bon docteur ne convertissait-il personne ; il faisait pourtant des efforts inouïs pour éclairer la conscience des indi-

gènes. Un jour, un chef qui le suivait dans sa pieuse mission, prenant enfin pitié de ses insuccès, lui dit :

—Vous imaginez-vous qu'il suffit de parler à ces gens-là pour leur faire admettre ce que vous dites ? Moi, je ne puis rien en obtenir qu'en les battant ; si vous voulez, j'appellerai mes hommes et, au moyen de nos fouets, nous aurons bientôt fait de les décider à croire.

Inutile d'ajouter que Livingstone préféra ne pas faire de conversions dans cette tribu.

La superstition plane sur la plupart des contrées africaines. Bien des années se passeront encore avant que le contact européen arrive à élever le niveau intellectuel de ces peuples, plus enfants que foncièrement méchants.

Notre voyageur demeura plusieurs années auprès du chef Séchélé, qui, en sa qualité de monarque, passa pour avoir une influence sur les nuages. Précisément la sécheresse fut horrible pendant les années qui s'écoulèrent à partir de l'arrivée du missionnaire ;—aussi le nouveau venu devint-il suspect. Il reçut plusieurs députations des

anciens de la tribu, qui le supplièrent de permettre à Séchélé de produire seulement quelques ondées.

—Si vous refusez, disaient-ils, le blé mourra et nous serons dispersés ; laissez notre chef faire pleuvoir encore une fois, et nous tous, hommes, femmes, enfants, nous irons à l'école et nous chanterons des prières aussi longtemps que vous voudrez.

Livingstone répondit qu'il ne s'y opposait nullement.

Comme les indigènes avaient quelque peu perdu de leur confiance dans l'infaillibilité de leur chef, ils se mirent à se livrer eux-mêmes à de bizarres incantations pour attirer la pluie ; ils firent griller des chauves-souris, ils mirent des foies de chacal et des cœurs de babouin sur des charbons ardents ; malheureusement le ciel était insensible, il ne tombait pas une goutte d'eau. L'avenir de la mission était de plus en plus compromis. Le docteur fut obligé d'abandonner Séchélé et ses sujets.

(A continuer.)

## LETTRE A UN MINISTRE PROTESTANT.

(Suite et Fin.)

IX.—Vous accusez encore faussement l'église catholique lorsque vous parlez de l'invocation des saints ; vous dites que c'est faire injure à J. C. seul médiateur entre Dieu et les hommes. Par là vous donnez à entendre à mes confiants et bons parents que nous faisons des saints autant de médiateurs entre Dieu et les hommes, dans le même sens et de la même manière que le Christ est médiateur entre son père et nous, *ce qui est faux*. Lorsque St. Paul demandait aux fidèles de son temps de prier Dieu pour lui, il ne leur demandait assurément pas une chose qui pût être injurieuse à J. C. Il leur demandait pourtant de se poser comme médiateurs entre Dieu et lui, mais non pas sans doute de la même manière que J. C. est médiateur.

Il aurait bien pu prier seul le Dieu bon et miséricordieux qui a permis d'écouter favorablement tous ceux qui s'adressent à lui avec foi ; mais, tout en priant lui-même, il pensait, comme l'église catholique pense encore aujourd'hui, que ses prières n'auraient que plus de force auprès de Dieu, si elles montaient au ciel, unies à celles des saints d'alors. Sans doute si quelques-uns de nos réformateurs de religion déjà trois ou quatre fois réformés eussent vécu alors, ils auraient donné une bonne leçon à ce pauvre St. Paul sur son manque de confiance en Dieu et sur l'injure affreuse qu'il faisait à la méditation de J. C. Sans doute qu'ils lui auraient dit : Oubliez-vous que vous avez écrit vous-même que J. C. est seul médiateur entre Dieu et vous ? Adressez donc vos prières à Dieu par J. C. mais ne faites pas vos demandes au ciel par les Hébreux ni par les Thessaloniens qui ne valent pas mieux que vous, et qui ne sont pas appointés dans la bible pour être médiateurs pour personne. Assurément St. Paul aurait été bien en peine de répondre à ces savants réformateurs. Oui, tout autant que les catholiques sont en peine de répondre aux objections que vous faites aux prières qu'ils adressent aux Saints d'unir leurs vœux aux leurs devant Dieu. Lorsque je prie J. C. je lui demande comme étant mon Sauveur et mon Dieu de *m'accorder* telle et telle grâce, par exemple de *m'accorder* le pardon de mes péchés, de *m'accorder* une place au ciel, de *répandre* ses bénédictions les plus abondantes sur mes bien-aimés parents, de leur donner une longue et heureuse vie dans ce monde, et le paradis dans l'autre. Mais ce n'est pas ainsi que l'église catholique veut que je m'adresse aux saints, qu'ils soient sur la terre ou que

nous les espérons au ciel. L'église catholique me dit qu'ils ne sont pas Dieu, qu'ils ne sont que de faibles créatures comme moi, *qu'ils ne peuvent rien par eux-mêmes*, mais qu'étant plus parfaits et plus près de Dieu que moi, il me sera *avantageux* (non pas nécessaire) non pas de leur *demandeur* telle ou telle grâce, mais de leur demander de prier le Seigneur de m'accorder telle ou telle grâce. Et voilà pourquoi lorsque nous nous adressons à celle qui est par sa qualité de Mère de notre Sauveur et Dieu, au-dessus des anges, après lui avoir dit avec le St. Esprit : *Je vous salue Marie pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus le fruit de vos entrailles est béni*, nous ajoutons : *Sainte Marie Mère de Dieu priez pour nous pécheurs, etc.*

Lorsque vous écriviez à mon père que la plupart des saints que l'église catholique honore ont acquis cet honneur seulement pour avoir brûlé des hérétiques, construit des monastères ou des églises, vous aviez oublié qu'il y a un commandement du Seigneur qui dit ? "Tu ne mentiras pas." Mon père est trop instruit et trop libéral pour vous avoir cru, et vous seriez bien en peine de prouver ce que vous dites là. En outre je crois qu'on doit plutôt mériter une place au ciel pour avoir bâti des temples dignes de la majesté de Dieu comme le faisaient les catholiques, que de les avoir renversés et détruits brutalement, comme ont fait les *doux et pieux* réformateurs.

X.—Vous mettez ces propres paroles dans votre lettre à mon père : "C'est une doctrine absolument contraire à ce qu'enseigne l'écriture, que les actions et les mérites de créatures pécheresses puissent suppléer à celles du Christ". Je crois que vous aurez regret de ces mots de votre lettre qui prouvent si fort votre peu de mémoire, lorsque vous lirez, comme je vous invite à le faire, le chap. I, v. 24 de l'épître de St. Paul aux Colossiens. Vous y verrez que sa doctrine est mot à mot le contraire de la vôtre. Car voici ce qu'il dit de lui-même : "Je me réjouis maintenant dans les maux que je souffre pour vous, moi qui accomplis dans ma chair ce qui manque à la passion de Jésus-Christ pour son corps, qui est l'église". En vérité, Rév. M., il faut avouer que ce St. Paul, ce misérable pécheur qui disait qu'il voulait accomplir ce qui manquait aux souffrances du Christ, était un pauvre

ignorant, en comparaison des savants du jour qui soutiennent le contraire mot à mot.

Saint Paul mettait une confiance sans bornes en la vertu des souffrances du Christ pour les pécheurs, cependant il ajoutait que ces souffrances n'étaient pas suffisantes (non pas en elles-mêmes, mais parce que J.-C. voulait qu'il en fût ainsi pour que l'homme fût obligé de mortifier aussi sa chair). Il fallait, contradictoirement à ce que vous dites, qu'il y eût comme un supplément dans les pénitences et les mortifications du pécheur vraiment repentant : pénitences et mortifications qui ne tirent pas, à la vérité, leur mérite de l'homme, mais de leur union aux souffrances du Christ. C'est aussi la doctrine de l'église catholique qui invite les pécheurs repentants à imiter St. Paul, à mortifier leur chair, et à unir leurs mortifications aux souffrances de J.-C. qui veut bien les accepter et les rendre méritoires pour le bien commun du corps de l'église. Ce n'est pas ma faute, Rév. M., si votre lettre prouve à mon père ou que les épîtres de St. Paul ne sont pas dans votre bible, ou que si elles y sont, elles n'y sont pas l'objet d'une attention bien sérieuse de votre part.

XI.—Quant à la bible, vous persistez, contre l'évidence des faits, à soutenir que l'église catholique en empêche la lecture. Mais vous êtes encore dans l'erreur en ceci comme dans tout le reste. Les prêtres catholiques loin d'avoir eu peur que je lusse la bible m'en ont mis une entre les mains, et cette lettre vous prouvera que je l'ai lue et méditée devant Dieu peut-être plus que vous ne l'eussiez désiré. Il a été un temps où des scélérats tels que Luther, Calvin, Craumer, etc., avaient lancé dans le monde une parole sortie de l'enfer qui permettait à tout le monde d'interpréter la bible à leur fantaisie. Tant qu'une trop funeste expérience n'eût pas fait connaître aux peuples que ce principe était absurde autant qu'impie, il fallut nécessairement que l'église mit ses enfants (qui avaient toujours pu lire la Ste. Bible auparavant) à l'abri de la phrénésie qui s'était emparée de tous les esprits de lire et d'interpréter la bible, chacun à sa manière, et elle passa sagement des réglemens afin que la bible ne fût pas mise entre les mains de tout le monde. Mais aujourd'hui, qu'on peut dire que l'arbre est connu à son fruit, aujourd'hui que les folies, les extravagances, les absurdités qui se multiplient parmi les protestants avec une incroyable fécondité, à la suite du principe que vous soutenez, que chacun peut interpréter la bible à sa façon, sont venus mettre les catholiques en garde contre ces mêmes principes, et qu'ils ne sont plus du tout tentés de le suivre, l'église à qui J.-C. a donné tout pouvoir sur la terre pour le salut des hommes permet la lecture de la bible à ceux de son peuple qui peuvent en profiter. Assurément il n'est pas bon que certaines personnes lisent certains passages de l'écriture sainte. Il est honteux et démoralisant qu'on expose des jeunes gens de l'un ou de l'autre sexe à lire l'histoire de Loth et de ses filles, le crime d'Ouan, le Cantique des cantiques, certaines choses du Lévitique, etc., etc. Un honnête père, une bonne mère de famille n'aimera pas à voir le jeune homme ou la jeune fille lire et approfondir (comme c'est pourtant souvent le cas) ces pages de la bible.

St. Pierre, dans sa seconde épître, chap. 3, v. 16, n'approuve pas que tout le monde lise les écritures ; c'est aussi l'opinion de l'église. Elle ne met pas l'écriture sainte entre les mains des petits enfants sans attention, ni entre les mains des personnes non instruites, parce qu'elle tournerait à leur perte. Si elle la leur donne, ce n'est qu'avec des commentaires qui valent bien les vôtres.

Que voit-on dans les églises protestantes où la bible est entre les mains de tout le monde, où on ne parle que de bible, où l'on se glorifie de l'admirable liberté de l'interpréter chacun à sa manière ? La désunion, le désordre, le fanatisme, les opinions les plus extravagantes. Ici, la bible à la main, les "jumpers" sautent comme des

fous pour plaire à Dieu. Là, les "methodistes" hurlent comme des loups malades, se pâment, sont ravis d'administration à la voix d'une femme qui a plutôt l'air d'une possédée que d'une humble servante de Jésus. Les "quakers" se croiraient damnés, après avoir lu la bible, s'ils ôtaient leurs chapeaux. Ici j'en vois d'autres qui ne se croient pas bien régénérés, s'ils ne se sont pas plongés jusqu'au cou dans l'eau glacée. Là j'en vois qui, la bible à la main, ne veulent plus baptiser personne. Ici d'autres qui après avoir lu et relu la bible en concluent que J.-C. n'est pas Dieu.

Mgr. l'Archevêque protestant de Londres est prêt à donner sa précieuse vie pour soutenir que l'église d'Angleterre, telle qu'établie par la loi, est l'épouse immaculée de Jésus, est l'église de Dieu, et que l'église d'Ecosse ne vaut pas grand'chose sans évêques. Les Révds. ministres d'Ecosse, au contraire, la Ste. bible à la main, prouvent à leur peuple, clair comme le jour, que l'église d'Angleterre n'est, dans le fond, qu'un misérable papisme mal déguisé, et se félicitent de la glorieuse époque où ils se sont, à la tête de leur peuple, émancipés des fers dont cette orgueilleuse église d'Angleterre voulait enchaîner leurs esprits. Enfin, qu'est-ce qui n'a pas été dit et prêché d'après ce principe absurde. Et le malheur est que dès lors qu'un homme lit la bible, il peut débiter et prêcher les plus grandes folies que son cerveau malade et exalté lui fera trouver dans la bible, sans que vous puissiez le contredire, puisque vous soutenez le principe que chacun doit lire la bible et former sa religion et sa croyance suivant ce que l'esprit saint (il faut dire que l'esprit saint parle de bien des manières et fait bien des choses depuis que les modernes réformateurs l'ont mis entre les mains de tout le monde) lui dictera. Enfin, Rév. M., si vous voulez mettre la main sur la conscience, vous avoueriez que ce principe de liberté que chacun a de lire et d'interpréter la bible chez vous, est une arme dévorante qui vous blesse tous, qui fait en peu d'années un squelette déchaîné de vos différentes églises, qui les fait descendre plus ou moins rapidement dans la pourriture et l'oubli au tombeau, pour laisser la place à d'autres religions réformées qui auront aussi bientôt le même sort. Il me semble, quand vous réfléchissez à toutes ces choses, que vous ne pouvez vous empêcher de porter envie à la sagesse qui conduit l'église catholique, qui lui a toujours enseigné de se servir des écritures saintes pour éclairer les peuples, sans faire périr les faibles !

Vous faites un crime à l'église catholique de ce que dans certains catéchismes il y a ces paroles des commandements : " Tu ne te feras pas d'images taillées pour les adorer, etc.," tandis que ces paroles ne se trouvent pas dans d'autres catéchismes. Si vous vous fussiez donné la peine de consulter le moindre ouvrage catholique, ou quelque personne parmi les catholiques, cela vous aurait empêché de prêcher, dans votre lettre, contre le commandement de Dieu qui dit : " tu ne mentiras pas contre ton prochain." De cette omission vous concluez tout de suite à dire à mon respectable père que les prêtres catholiques ont peur de dire la vérité, qu'ils sont accoutumés à tromper ainsi les peuples, et mille autres choses aussi indignes d'un homme instruit et libéral, mais surtout indignes d'un ministre de la vérité. Voici la vérité : lorsque vous rencontrez quelques petits catéchismes où ces mots ne sont pas, c'est que ce sont des abrégés de la doctrine chrétienne, où on s'est appliqué autant que possible à donner une idée juste au petit enfant, sans trop charger sa mémoire de mots explicatifs parce qu'alors on se réserve de lui donner l'explication verbalement, et c'est ce que vous faites tous les jours vous-mêmes dans les petits catéchismes que vous mettez entre les mains des enfants, où le sens, et non les mots, de la doctrine est contenu. Lorsqu'on a fait apprendre par cœur à l'enfant qu'il n'y a qu'un seul Dieu et qu'il doit seul être adoré, il est facile de lui dire et de lui

faire comprendre qu'il ne faut pas adorer les images ni les statues.

Vous conseillez à mon père de me faire lire différents livres écrits contre les catholiques. Il n'y a rien là de surprenant, mais ce qui vous surprendra peut-être, c'est que le prêtre catholique à qui j'ai fait ma confession générale, m'a obligé de lire plusieurs de ces livres écrits contre les catholiques, il m'en a même mis un en main, écrit par le célèbre Archevêque Filltson; et je vous dirai que rien ne m'a plus décidé que ces livres, aussi bien que votre lettre, à me faire catholique. Parce que j'ai vu qu'ils ne contenaient que des erreurs et des préjugés.

Je prendrai donc la liberté, avant de terminer, de vous prier d'imiter la libéralité du prêtre dont je viens de vous parler: il n'a pas voulu que je me décidasse avant

d'avoir examiné les deux côtés de la question, il n'a pas voulu me faire lire seulement les livres catholiques, il m'en a fait lire de protestants, agissez ainsi envers votre peuple, mais surtout envers mes chers parents, invitez-les à étudier les deux côtés de la question; mettez-leur non-seulement des écrits protestants en main, mais invitez-les aussi à lire quelques bons ouvrages catholiques, tels que *Wiseman's lectures on the principal doctrines of etc.*, ou bien *An amiable discussion on the church of England by the Rev. Travern*, ou bien Bossuet: Expos.

J'ai l'honneur d'être,

Mr., votre très humble serviteur,

WILLIAM BALD.

## CHIMIE DOMESTIQUE.

(Suite.)

### TEINTURE DES PLUMES EN BLANC.

Les plumes, si bien nettoyées qu'elles soient, ne sont jamais d'un blanc très-pur. Pour faire disparaître leur teinte jaunâtre, on emploie plusieurs procédés que nous allons indiquer. Un grand nombre de fabricants se bornent à exposer les plumes à une fumigation de soufre; cette méthode est mauvaise, parce qu'elle raidit les plumes; nous conseillons l'emploi de l'un des procédés suivants:

*1<sup>er</sup> procédé*: on prend dix litres d'eau chauffée à 60 degrés Réaumur; on y met une poignée d'amidon de froment, un peu d'acide oxalique et autant d'acide citrique; on mêle ces substances, et on tient les plumes dans ce bain pendant huit à dix minutes, en les agitant sans cesse; on a mis dans un petit morceau de mousseline un peu d'indigo et de carmin; on retire les plumes, on place d'abord l'indigo et le carmin dans l'eau, on y ajoute un morceau de mousseline un peu d'indigo et de carmin; on retire les plumes, on place d'abord l'indigo et le carmin dans l'eau, on y ajoute un morceau de mousseline contenant du sel ammoniac et de la cochenille; l'eau prend une teinte claire, rouge-lilas; on remet les plumes dans cette eau, en les retirant et les trempant plusieurs fois de suite. Le principal danger à éviter durant cette opération se trouve dans la température de l'eau: si elle était trop chaude, l'eau se convertirait en colle.

*2<sup>me</sup> procédé*: on prend 125 grammes d'organette que l'on fait cuire dans un litre d'eau; on prépare une teinture d'indigo et de carmin (32 grammes pour une bouteille d'eau); on met une poignée d'amidon de froment dans le litre d'eau mélangée avec l'organette. On y verse une partie de l'eau bleuie et carminée; quand le tout a pris une teinte rouge-lilas, on y trempe les plumes plusieurs fois de suite, puis on les fait sécher en les agitant.

On supprime le carmin si l'on veut teindre des marabouts en blanc.

### TEINTURE EN BLEU DE CIEL.

On met sur le feu, dans une baignoire de cuivre, 5 litres d'eau, 24 grammes d'alun, 12 gouttes d'acide sulfurique anglais; on fait cuire, puis on écarte la bassine du feu, et l'on ajoute à ces substances quelques verres d'eau bleuie et carminée, telle que nous l'avons indiquée ci-dessus dans le 2<sup>me</sup> procédé pour la teinture en blanc. On remue le tout, et l'on y trempe les plumes nettoyées et encore humides. Si la couleur n'est pas assez foncée, on

retire les plumes, on ajoute de la couleur, on remet les plumes dans l'eau; si les plumes étaient un peu collantes, on les ferait tremper dans une mixture composée de 16 grammes de vitriol de zinc (ou vitriol blanc) étendu dans trois litres d'eau.

### TEINTURE EN BLEU BLUET.

Après avoir employé le procédé ci-dessus indiqué, on plonge les plumes dans deux litres d'eau contenant 125 grammes de bois de campêche (ou bois du Brésil). On rince ensuite deux fois les plumes dans de l'eau tiède; on les fait sécher en les agitant.

### TEINTURE EN ROSE.

*1<sup>er</sup> procédé*: on prépare dans une tasse un peu de couleur composée d'une pincée de fleur de carmin en poudre et d'un peu d'acide citrique, que l'on humecte, et que l'on mélange avec un pinceau un peu fort. On prépare de l'eau avec de l'amidon, comme pour la teinture en blanc; on y ajoute la couleur préparée, et l'on y plonge les plumes; si le rose est un peu jaune on replonge les plumes dans de l'eau bleuie à l'indigo, mais sans carmin. On ne doit pas sécher ces plumes au soleil, mais à l'ombre, en les agitant.

*2<sup>me</sup> procédé*: on met les plumes dans un litre d'eau contenant 16 grammes de crème de tartre; on les laisse macérer; on prend de l'eau plus que tiède, mais non bouillante; on y met 32 grammes de sel ammoniac et de carthame; on y plonge les plumes, que l'on a retirées du premier bain; quand elles sont teintes, on les met dans un litre d'eau contenant une pincée de sel d'étain; on les y laisse jusqu'à ce qu'elles soient un peu bleuies, on les sèche en les agitant.

### TEINTURE EN GROSEILLE DES ALPES.

On met dans un vase de terre ou de porcelaine un litre d'eau de lessive, 96 grammes de muroxyde, 16 grammes de nitrate de plomb. On mélange en remuant fortement, et l'on trempe dans cette mixture les plus encore humides du nettoyage; on les y laisse pendant deux à trois heures, en plaçant le vase qui les contient dans un tuyau de fourneau, ou bien en toute autre endroit dont la température soit élevée. On prépare un bain composé d'un litre d'eau de lessive et 8 grammes de sublimé corrosif; on y rince les plumes jusqu'à ce que leur couleur soit bien pure; on les sèche en les agitant.

## SEINTURE EN PONCEAU.

On prépare une mixtion composée d'un litre et demi d'eau, de 130 grammes de cochenille ou sel ammoniac et de 32 grammes de crème de tartre; on y plonge les plumes nettoyées et encore humides; on les laisse pendant une heure dans cette mixture qui doit avoir 70 ou 75 degrés Réaumur; on retire les plumes; on ajoute à la mixture 8 grammes de chlorure d'étain, on y replonge les plumes; quand elles ont pris la teinte voulue, on les retire, on les rince dans de l'eau de lessive, on les sèche en les agitant.

## TEINTURE EN LILAS.

On prend 250 grammes d'orseille bleue que l'on fait cuire dans un litre  $\frac{1}{2}$  d'eau; on passe le tout au travers d'un morceau de mousseline claire; on prend environ deux verres de cette eau, on les mêle avec un litre d'eau chaude, auquel on ajoute un verre d'eau bleue et carminée, pareille à celle employée pour la teinture en bleu de ciel, et l'on trempe dans cette mixture les plumes nettoyées

et encore humides; on ajoute quelques gouttes d'acide sulfurique, et l'on maintient le tout à une température de 70 degrés Réaumur. Les plumes ont, après cette opération, une vilaine teinte d'un rouge faux; mais elles prennent une belle nuance lilas dès qu'on les a plongées dans un bain composé d'un litre d'eau froide et de 125 grammes de potasse.

## TEINTURE EN VIOLET.

Même procédé que pour la couleur lilas, avec cette seule différence que l'on met plus de couleur.

## TEINTURE EN JAUNE.

On pile (mais non trop fin) 250 grammes de raisin de cucuma que l'on fait cuire ensuite dans deux litres d'eau, et que l'on passe dans un morceau de grosse toile; on éclaircit cette mixture en y joignant de l'eau chaude et quelques gouttes d'acide sulfurique. On y plonge les plumes humides; quand elles ont pris sa couleur, on les rince, on les sèche en les agitant.

(A continuer.)

## LES MORMONS.

Rien de plus fréquent en Angleterre, et surtout aux Etats-Unis, que l'apparition d'une secte nouvelle. La plupart cependant ne se séparent des principales communions réformées que par une interprétation plus ou moins étrange de quelques passages des saintes Ecritures. La secte des Mormons ou, comme ils s'appellent eux-mêmes, *des Saints du dernier jour*, a pris pour point de départ une révélation toute récente. Ce n'est plus un schisme qui s'élève parmi les protestants, c'est une religion fabriquée de toutes pièces, qui, n'ayant que vingt ans d'existence, règne en souveraine sur un peuple nombreux, et recrute chaque jour des prosélytes dans les deux hémisphères. Elle a ses prophètes, ses apôtres, ses miracles; elle compte déjà de nombreux martyrs, et c'est probablement aux pages sanglantes de son histoire qu'elle doit de n'avoir pas encore succombé sous le ridicule qui fait justice de tant de folies humaines.

J'ai eu la curiosité d'étudier cette nouvelle religion; je me suis procuré les livres des Mormons, et j'ai essayé de les lire, mais le courage m'a manqué bien vite. En revanche, l'histoire de ces sectaires m'a paru offrir de l'intérêt. J'emprunterai la plupart des faits que je vais rapporter à deux ouvrages qui, l'un et l'autre, ont obtenu un légitime succès. Le premier, publié à Londres, par M. Mayhew, me paraît contenir des renseignements exacts et surtout fort impartiaux. A proprement parler, ce n'est qu'une compilation de pièces publiées pour ou contre les sectaires une espèce d'enquête historique contradictoire, où l'auteur a pris le rôle de greffier et laisse rarement deviner son opinion. Si le dépouillement est un peu long, il ne peut que conduire à un jugement équitable. L'autre ouvrage est de M. Gunnison, lieutenant dans le corps des ingénieurs topographes au service des Etats-Unis, et récemment employé au relevé topographique du territoire d'Utah. Pendant un séjour d'un an parmi les Mormons, il a été en relations continuelles avec la plupart de leurs chefs. A l'impartialité de M. Mayhew, il joint l'avantage singulier d'observations personnelles et approfondies. J'aurai enfin occasion de me servir de la relation du capitai-

ne Stanbury, compagnon de voyage de M. Gunnison, qui oublie parfois ses triangulations pour décrire les mœurs des gens parmi lesquels il a vécu. J'indique mes autorités, et je prie MM. les Saints du dernier jour qui me feraient l'honneur de me lire de ne pas me rendre responsable des inexactitudes que je pourrais commettre sur la foi des écrivains que je viens de nommer.

Pour commencer par le commencement, vers 1812, un M. Spalding, gradué d'une université des Etats-Unis, et fort adonné à la lecture des livres d'histoire, eut la fantaisie d'en écrire un à ses moments perdus. Le sujet qu'il choisit fut l'histoire de l'Amérique, je dis l'histoire ancienne, et très-ancienne. Manquant de documents, comme on peut le croire, il s'en rapporta à son imagination. Autant que j'en ai pu juger, l'invention est assez plate, et la forme ne rachète guère la niaiserie du fond. L'auteur fait descendre les Américains d'une tribu juive, et pour donner quelque couleur à son roman, il s'est appliqué à copier le style biblique, et c'est en effet le meilleur modèle qu'il pût suivre; mais ces sortes de pastiches ont besoin, pour être tolérables, de la plume de M. de Lamennais de M. Miszkewsewz. A mesure qu'il avançait dans la composition de son ouvrage, M. Spalding le lisait à quelques amis qui lui faisaient leurs critiques, et il en profitait. Il y eut même des gens simples qui s'imaginèrent qu'il leur lisait la traduction de mémoires anciens découverts par lui; et, de fait, il avait intitulé son histoire: *le Manuscrit trouvé*. M. Spalding mourut sans avoir publié son livre, qui fut conservé quelque temps par sa veuve et prêté par elle à tous les curieux de Pittsburgh en Pennsylvanie, où elle résida quelque temps. Puis le manuscrit disparut, à l'exception de deux ou trois chapitres, sans qu'on ait jamais pu savoir précisément ce qu'il est devenu.

Mais rien ne se perd en ce monde, *le Manuscrit trouvé* tomba entre les mains d'un homme moins lettré mais plus habile que M. Spalding, qui en fit l'Alcoran d'une religion dont il se prétendit le prophète. Telle est la version généralement accréditée en Amérique, corroborée d'ailleurs par le témoignage

de la veuve de M. Salding et par celui de quantité de personnes honorables ; toutes ont identifié le *Manuscrit trouvé avec le Livre de Mormon*, lequel fut édité, il y a une vingtaine d'années, par Joseph Smith, le premier prophète des *Saints du dernier jour*.

Ce Joseph Smith était un jeune homme né en 1805 dans la ville de Sharon, comté de Windsor, État de Vermont, qui, jusqu'à l'année 1825, n'avait guère fait parler de lui que comme d'un vaurien. Son père était un fermier, assez pauvre, à ce qu'on dit, mais jouissant de quelque réputation dans le pays comme chercheur de trésors cachés. On appelle ces cristaux *pierres du voyant*, et il y a deux manières de s'en servir : l'une de les vendre à des amateurs, l'autre de regarder au travers jusqu'à ce qu'on rencontre un trésor. Comme il est plus facile de trouver un imbécile qu'un trésor, Joseph Smith apprit tout enfant à trafiquer des *pierres du voyant*, et il joignit à cette industrie celle de la baguette divinatoire. De cette dernière, je puis parler plus particulièrement pour l'avoir vu pratiquer plus d'une fois. Prenez une baguette fourchue de coullrier, longue de deux pieds, coupée au décours de la lune ; quand elle sera bien sèche, vous la tenez horizontalement par la fourche entre le pouce et l'index de chaque main ; promenez-vous dans un endroit où la présence de certaines herbes ou de certains insectes vous a démontré l'existence d'une source : si dans ce lieu, votre baguette, sans mouvement apparent des doigts, ne se tourne pas vers la terre ne vous mêlez jamais de magie blanche.

A cette éducation bien propre à former la jeunesse qui se destine au métier de prophète, Joseph Smith joignait l'avantage d'un commerce assidu avec quelques prédicateurs méthodistes qui lui apprirent, à l'âge de quinze ans à disputer hardiment sur ce monde et sur l'autre. Ainsi préparé, et possesseur du manuscrit de M. Spalding, Joseph Smith songea à le publier, probablement pour réaliser quelque argent avec le produit de ce plagiat et se donner la réputation d'homme de lettres. Il est rare que les grands hommes aient de très-bonne heure la conscience de leurs hautes destinées ; leur but, d'abord terre à terre, s'élève à mesure qu'ils s'élèvent eux-mêmes. C'est ce qui arriva au Mahomet des Mormons. L'existence du manuscrit qui paraît avoir été entre ses mains dès 1826 ou 1827, fut révélé par lui à différentes personnes, mais sans qu'il le donnât alors pour un livre divin et une suite de la Bible. Ce ne fut qu'au moment de l'impression, c'est-à-dire en 1830, que Smith prit franchement le rôle d'inspiré et de prophète.

Cependant, dès avant cette époque, il faisait ses expériences sur la crédulité humaine et s'essayait en petit comité au rôle qu'il joua plus tard devant nombreuse compagnie. On sait le goût des Américains pour les mystifications, et quelles histoires publient leurs journaux. En ce temps-là, on commençait à se lasser du serpent de mer ; et pour varier, on avait imaginé la découverte d'une Bible d'or dans je ne sais quels parages du Canada. Smith, qui paraît avoir eu toujours plus de talent pour perfectionner les inventions des autres que pour en trouver lui-même, annonça qu'il avait découvert, lui aussi, un livre d'or sur un monticule de sable voisin de sa demeure, mais qu'il ne pouvait le montrer, car ceux qui le verraient sans permission d'en haut seraient frappés de mort. Sur ce réchauffé de la tête de Méduse, il trouva un brave méthodiste qui lui prêta de l'argent pour imprimer son manuscrit et un maître d'école pour le lui copier. Ce dernier, nommé Olivier Cowdery, qui fut son premier disciple, mais qui dans la suite

apostasias, raconte qu'il écrivit de sa main tout l'ouvrage, tandis que Smith le lui dictait caché derrière un rideau, lisant au moyen de deux *pierres du voyant* les caractères du livre d'or déposé au fond d'un chapeau.

En 1830, le merveilleux manuscrit fut imprimé et en même temps l'histoire de sa découverte et de sa traduction s'embellit sensiblement, comme on va voir. Aujourd'hui les Mormons tiennent pour avéré, qu'un certain jour de l'année 1823, un ange du Seigneur, en robe blanche, *sans couture*, apparut à Joseph Smith au milieu d'une auréole lumineuse d'un indicible éclat, et lui tint ce discours : « Joseph Smith junior, tu es un vase d'élection ; les doutes qui te tourmentent au sujet de la vraie religion seront levés et résolus. Tu connaîtras la vraie croyance, laquelle est renfermée dans un livre enterré au sommet de tel monticule dans l'État de New-York et quand le temps sera venu, il te sera livré. » Entre cette apparition et la découverte du livre saint, quatre ans se passèrent, non sans quelques nouvelles visions dont je fais grâce au lecteur. Enfin, le 22 septembre 1827, l'ange du Seigneur, nommé *Moroni*, le mit en possession du trésor annoncé. Dans une espèce de coffre en pierre, au lieu désigné, Smith trouva un certain nombre de lames d'or, ou semblables à l'or pour ne point mentir, couvertes de caractères inconnus, très-fins, mais très-nettement gravés. Les lames étaient proprement enfilées dans trois anneaux du même métal, reliure assurément fort primitive. Notez que ces caractères, très-fins, n'étaient pas des lettres hébraïques, bien que le livre eût été écrit par un prophète descendant des Hébreux. *Elles eussent tenu trop de place*, disent les docteurs des Mormons. En effet, les pages ou les lames de métal n'avaient que la hauteur d'un in-18, et réunies formaient un billot de six pouces d'épaisseur. Pour ménager le papier, c'est le métal que je veux dire, on s'était servi de l'égyptien réformé, lesquels disent beaucoup de choses en peu de mots, comme le turc de Corvielle. Selon toute probabilité, Champollion, si habile à déchiffrer l'égyptien non réformé, eût été embarrassé pour comprendre ce grimoire. Heureusement Smith, qui ne lisait alors que la lettre moulée, trouva dans le même coffre, outre l'épée de Laban, qui ne lui servit guère, un instrument en cristal qu'il nomme *urim-thumim*, autrefois fort en usage, dit-il parmi les prophètes. Cela ressemblait à des besicles, mais des besicles si grandes, faites pour une si grosse tête, que posées sur le nez d'un prophète de nos jours, leurs verres eussent dépassé ses deux oreilles. Le fait est qu'elles étaient montées aux deux bouts d'un arc. Disons en passant que l'*urim-thumim*, est une des inventions du manuscrit de M. Spalding, qui le prête à un de ses héros, l'œkiste ou le colonisateur hébreu de l'Amérique. Smith prit le parti de se servir d'un seul qui, vu sa grandeur, lui permettait de lire des deux yeux à la fois. La légère incommodité de cet instrument était bien rachetée par sa propriété de traduire les caractères qu'il faisait voir. C'est à l'aide de l'*urim-thumim*, que Smith traduisit en anglais le livre sacré auquel il donna le nom de *livre de Mormon*. Si l'on me demande ce que signifie ce mot, tout ignorant que je sois en égyptien réformé, je puis l'expliquer aux curieux, d'après l'interprétation qu'en a donnée le prophète lui-même, dans une lettre à l'éditeur d'un journal américain. Voici ses propres paroles : « On dit en anglais, d'après le saxon, *good* ( bon ) ; en danois, *god* ; en goth, *goda* ; en allemand, *gut* ; en hollandais, *goed* ; en latin, *bonus* ; en grec, *kalos* ;

« en hébreu, *tob* ; et en égyptien, *mon*. D'où, en ajoutant *more* (plus), contracté en *mor*, nous avons *mormon*, qui, littéralement, signifie plus bon. » Douterait-on maintenant que Smith ait eu le don des langues ? — Il me semble entendre Sganarelle parler médecine et citer « le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, et la veine cave que nous appelons en hébreu *cubile*. »

La version anglaise de Joseph Smith prouve que l'*urim-thumim* n'est pas une machine à traduire sans défaut. Je ne prétends pas dire que cette version renferme des contre-sens, mais les barbarismes et les solécismes anglais y abondent. Le prophète avait eu une éducation un peu négligée, et n'était pas fort sur son rudiment lorsqu'il entra en relations avec les anges. Il est une faute qu'il affectionne : il avait remarqué dans sa bible anglaise l'emploi de la finale caractéristique *th*, inusitée dans le langage de la conversation, où elle est remplacée par la finale *s*, à la troisième personne du singulier de l'indicatif présent. Cette forme parut si belle, qu'à l'exemple des cuisinières

qui emploient toujours l'orthographe la plus compliquée, il voulut mettre des *th* à toutes les personnes et à tous les temps des verbes. Il écrit couramment : *I saith, ye saith*; c'est à peu près comme : *Je disons, vous disez*, en français. Ailleurs, il parle d'un descendant *littéral* d'Aaron, voulant peut-être dire un descendant en ligne directe. — Je remarque tous ces nouveaux prophètes sont conjurés contre la langue de leur pays. Je me souviens d'un prédicateur saint-simonien qui, dans une conférence, s'écriait : « *Désubalternisons la femme !* » Sur quoi plusieurs dames effrayées crurent devoir sortir.

Ces singularités grammaticales se retrouvent dans tous les ouvrages de Smith : pamphlets, lettres, articles de journaux, et singulièrement dans son livre de la Doctrine et des Pactes (*Book of Doctrine and Covenants*), qui contient les préceptes religieux de la secte, révélés au prophète au jour le jour et pour les besoins du moment. C'est de la sorte, dit-on, que l'Alcoran fut écrit.

(A continuer.)

## VARIETES.

### ÉCHARDES, PIQUES D'AIGUILLES ET D'ÉPINGLES ; DOIGTS ÉCRASÉS, COUPURES, ÉCORCHURES, ETC.

Les *échardes* (ou éclats de bois qui entrent dans la peau) doivent être retirées le plus promptement possible. Autrement elles produisent un petit foyer inflammatoire, et il se forme un abcès. Ainsi, dussiez-vous vous écorcher et vous faire saigner un peu, tâchez d'extraire l'écharde. En mettant la main pendant une heure ou deux dans l'eau tiède, la peau se ramollit et l'extraction devient plus facile.

Après une piqure, on doit la faire saigner le plus possible, la sucer même s'il est besoin ; et puis, si la blessure a été profonde, en prévenir l'inflammation par un bain local prolongé ou des cataplasmes.

Enfin, quand on a eu le doigt pris dans une porte ou blessé par un corps lourd, il faut plonger la main *non plus dans l'eau tiède*, mais dans *l'eau froide*. Avec les bains plongés d'eau froide, je recommanderai les compresses imbibées d'eau salée ou d'eau de-vie camphrée coupée aux deux tiers avec l'eau ordinaire.

Quant aux cataplasmes, les meilleurs, en pareille circonstance, sont les cataplasmes d'oseille ou de beurre frais.

Quant aux coupures, aux écorchures, comme une plaie, pour se cicatriser promptement, a besoin d'être *d'une excessive propreté*, il faut laver la partie blessée avec de l'eau fraîche ; si le sang coule en abondance, l'arrêter en appliquant de l'amadou, ou du linge brûlé, ou de la toile d'araignée ; enfin rapprocher les chairs de manière à ce qu'elles puissent se coller. Il existe, dans la classe ouvrière, une manie pernicieuse, c'est d'appliquer sur la moindre écorchure des onguents et des graisses souvent fort mal propres : même quand on veut employer le suif, on s'embarrasse peu qu'il contienne des ordures, de la poussière ou du charbon. C'est un tort, les corps gras n'aident la cicatrisation qu'en mettant la partie malade à l'abri des contacts immédiats, en empêchant les collements ou les frottements qui pourrait arrêter le travail de la nature. Si ces corps gras renferment quelques corps durs, ces corps durs irritent la plaie, l'enflamment et produisent ce que vous appelez un mal envenimé.

Quant aux égratignures,  
Aux piqures,  
Aux coupures,  
Aux gerçures,  
Aux brûlures,

Ce sont de petits accidents  
Qu'on aggrave par les onguents  
Et par mille et mille pommades,  
Que des gens, d'ailleurs excellents,  
Prodiguent à tous les malades !  
De l'eau fraîche, de l'huile et de la propreté  
Guérissent tous ces maux avec rapidité.

### QUELQUES PRÉCEPTES

RELATIFS AU SOMMEIL.

Il faut 9 à 10 heures de sommeil au convalescent et à l'enfant ; 8 à la femme jeune ; 7 à l'homme occupé ; 6 à l'oisif ; c'en est assez de 5 pour le vieillard, assez de 3 pour le malade.

Quatre heures de sommeil de nuit redonnent plus de force et d'énergie que six heures de sommeil de jour.

L'homme qui dort peu est plus irritable, plus maigre, moins susceptible d'un travail soutenu ; il digère mal, il a les mains brûlantes, le corps échauffé, peu d'appétit, et presque toujours de la tristesse et de la préoccupation.

Vos organes ne sont pas tous assujettis au sommeil. — Le cœur, les paumons et le diaphragme agissent la nuit comme le jour ; voilà pourquoi ils sont plus souvent malades, et c'est par eux que s'annonce la vieillesse, car ces organes seuls ont réellement 75 ans dans un homme qui a atteint cet âge, tandis que les autres n'ont peut-être agi que 50 ans pendant le cours de cette vie.

Pour se livrer au sommeil il est utile que la digestion soit, si non accomplie, du moins commencée ; que le corps et les membres soient libres d'étreintes, de ligatures et de compression.

Il est bon de se prémunir contre le bruit, contre le grand jour et le courant d'air, sans cependant s'enfermer dans de profondes alcôves où l'air ne se renouvellerait pas ; il faut éloigner de la chambre à coucher les parfums,

les fleurs odorantes susceptibles d'asphyxier, et surtout la violette, les narcisses, le lis, la rose, la tubéreuse, le jasmin, l'œillet, le seringat; les lits trop mous excitent la sueur et produisent de la faiblesse.—La tête doit être haute et modérément couverte, les pieds chauds, les couvertures légères, les besoins de la vie satisfaits, l'esprit tranquille.

Il faut autant que possible savoir dormir tantôt sur un côté tantôt sur l'autre, afin de conserver aux organes qui occupent la région droite et à ceux qui occupent la région gauche de notre corps, l'équilibre que détruirait la fatigue plus grande que les uns ou les autres auraient à subir d'une manière trop continue.

#### MÉDECINE.—ÉRYSIPELE.

L'érysipèle consiste dans une inflammation superficielle de la peau. Cette inflammation se révèle par une légère enflure et une rougeur taillées en carte de géographie, c'est à-dire fort irrégulières.

Cette méchante rougeur, têtue par caractère, voyageuse par tempérament, se plaît à se promener, une fois qu'elle est éclose, sur toutes les régions du corps, et spécialement dans les régions graisseuses; elle les gonfle outre mesure, et souvent elle y détermine des abcès.

On a tout employé pour la circonscrire, pour lui barrer le passage, pour l'étouffer sur place; tout, depuis les pommades astringentes et adoucissantes, jusqu'aux caustiques, jusqu'au fer rouge. L'érysipèle se moque de tout et saute par-dessus toutes les barrières.

C'est qu'il faut bien dire aussi qu'il est le plus souvent produit, excité, nourri par une cause interne. On le voit le plus ordinairement causé par un embarras du tube digestif, vulgairement dit l'estomac.

Quand les canaux de fonte qui portent dans toute la ville l'eau destinée à nos fontaines viennent à s'engorger, que fait l'administration sanitaire? Elle se hâte de les faire nettoyer; autrement certains quartiers, privés de l'eau habituelle, deviendraient arides et malsains.

Ainsi faut-il faire contre l'embarras intestinal qui produit l'érysipèle: purgatifs, vomitifs, on doit balayer de toutes les façons.

Et maintenant un mot sur les remèdes à appliquer contre la rougeur extérieure. *Point de cataplasmes*: ils sont aqueux, résineux ou huileux, et ils aident à l'extension de l'érysipèle, qui n'y a déjà que trop de dispositions

*Point de spiritueux* (eau-de-vie camphrée ou autres), ils augmentent l'inflammation. C'est alimenter le feu local qu'il s'agit d'éteindre.

*Point d'astringent ni de narcotiques*, c'est-à-dire point d'eau blanche, point de laudanum. On a vu ces médicaments appliqués sur des érysipèles y déterminer la gangrène.

*Ce qu'il faut, c'est une poudre sèche et tout à la fois adoucissante*: de l'amidon, de la fécule de pomme-terre, ou tout simplement de la farine d'avoine ou de froment. On renouvelle matin et soir.

L'érysipèle, comme la rougeole, comme la scarlatine, est une maladie éruptive; comme elles aussi il dure de 7 à 9 jours. Il n'est guère dangereux que lorsqu'il complique une plaie profonde ou qu'il envahit la figure et la tête, surtout chez les enfants.

Ne cesse point d'arroser nonobstant l'eau du ciel.

*Proverbe portugais.*

Dieu est bon ouvrier, cependant il veut qu'on l'aide.

*Proverbe basque.*

Vite et bien ne vont jamais ensemble.

*Proverbe italien.*

En limant on fait d'une poutre une aiguille.

*Proverbe anglais.*

Heureux qui peut rendre à son père et à sa mère tous les soins qu'il en a reçus dans son enfance! Plus heureux encore qui leur rend leurs sourires, leurs caresses, leurs joies, leur folie, et y met autant d'affection! Un grand âge est quelquefois une seconde enfance; pourquoi la piété filiale n'irait-elle pas aussi loin que l'amour paternel et maternel?

*Maxime chinoise.*

La poule sauvage ne se désaltère jamais par une goutte d'eau qu'elle n'élève ses regards vers le ciel.

Que ta bouche soit la prison de ta langue.

*Proverbe arabe.*

Enfant, honore ton père; et toi, père, observe-toi.

*Proverbe grec.*

A chaque méchant, son mauvais jour.

La punition est boiteuse, mais elle arrive.

*Proverbe espagnol.*

Dieu n'a fait personne pour l'abandonner.

*Proverbe portugais.*

Gagner ce qu'on peut et utiliser ce qu'on gagne, c'est la vraie pierre philosophale.

*Proverbe allemand.*

Commencé est à demi gagné.

*Proverbe allemand.*

Votre estomac est le cheval qui porte tout votre bagage; avec de sages ménagements, il peut vous mener loin; mais si vous le chargez outre mesure, ou ne lui laissez pas de repos, il laissera votre bagage en route.

*Simon de Nantua.*

Gouverne ta maison et tu sauras combien coûtent le bois et le riz; élèves tes enfants, tu sauras combien tu dois à ton père et à ta mère.

*Proverbe chinois.*

Il n'y a pas de plus grand voleur qu'un mauvais livre.

*Proverbe italien.*

Si vous aimez la vie, ne prodiguez pas le temps, car c'est l'étoffe dont la vie est faite.

*Franklin.*

Comme il a fait, fais-lui, et si c'est mal, pardonnez-lui.

Pardonnez tout aux autres et rien à toi.

Sois colimaçon dans le conseil, oiseau dans l'action.

Il y a six choses que le Seigneur hait, et il a la septième en abomination:

Les yeux altiers, la langue menteuse, les mains qui veulent le sang innocent;

Le cœur qui médite de noires pensées, les pieds qui se hâtent de courir au mal;

Le faux témoin qui respire la perfidie, et celui qui sème la discorde entre les frères.

(PROV., ch. VI, v. 16, 17, 18, 19.)

#### EXPLICATION DU DERNIER REBUS

La neige fait défaut souvent cet hiver.

La—nez—Ge fade—E—faulx sous vent—7 I—ver.

L'Album paraît toutes les Semaines avec 24 pages de matières. Le Prix est de \$3.00 par année, \$1.50 pour Six Mois.

DUVERNAY, FRÈRES & DANSEREAU.